

FIGARO ILLUSTRÉ



Une Vieille Farce

Chocagne Moreau

COPYRIGHT 1896 BY BOUSSOD, VALADON AND CO.

EDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & Co, 24, boulevard des Capucines, Paris. PRIX : 3 FR.

Ayuntamiento de Madrid



LE FLOU-FLOU

Ruban ondulateur à œillets

L'Ondulateur **FLOU-FLOU** consiste en une fourche sur laquelle on fixe les rubans à œillets, que l'on place dans les cheveux en suivant l'instruction ci-après et tel que le montrent les gravures. La tête ainsi décorée de rubans monochromes ou multicolores a un aspect coquet et charmant avant ; et l'on obtient une *ondulation parfaite*.

LE "FLOU-FLOU" SE VEND EN BOITE, ACCOMPAGNÉ DE CINQ RUBANS. — LES RUBANS SE VENDENT SÉPARÉMENT PAR BOITE DE CINQ DANS LES NUANCES SUIVANTES : BLOND, BRUN, CHATAIN, NOIR, BLANC, BLEU, ROSE, ROUGE, JAUNE, MAUVE ET VERT.

La boîte comprenant la fourche et cinq rubans : 12 fr. (franco 12 fr. 50. — Le flacon (Eau de Waver) : 4 fr. — La boîte de cinq rubans à œillets pour renouveler : 1 fr.

LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.



Gravures extraites de l'ALBUM DES FOURRURES 1896-97 de :

Paris, 6, Rue de la Paix

P. M. GRUNWALDT

6, Rue de la Paix, P

FOURNISSEUR DE LA COUR IMPÉRIALE DE RUSSIE



MARQUINETTE



ANGELINE



HARDING

L'Album contenant les modèles de vêtements en fourrures de P. M. GRUNWALDT est envoyé franco sur demande.

C^{ie} Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [environ 300 gr.] 6 fr., petit modèle [environ 150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889

GRAND
PRIX



N° 246 - Fr. 100
0.27 x 0.18 x 0.17

Catalogue illustré Franco

TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

F. PINET

PARIS - 44, rue de Paradis - PARIS



ONGUENT CHAPARD



Guérit les chevaux couronnés et fait repousser les poils même sans et même couleur.

L'Onguent Chapard guérit les seimes, les bleimes, les encastelures, etc.

L'Onguent Chapard sert à l'entretien journalier du pied du cheval auquel il donne la force et la souplesse. Il le préserve de l'action desséchante de l'air et évite ainsi les maladies les plus communes et souvent très dangereuses.

L'EMPLOYER C'EST L'ADOPTER — NOMBREUSES ATTESTATIONS
Prix : la boîte de 1 kilo environ. 3 fr. — postal en plus
PRIX-COURANT FRANCO SUR DEMANDE. — COMPTOIR GÉNÉRAL DE L'ÉLEVAGE, 10 bis, RUE AMÉLIE



BONBONS VERT-GALANT

Du Professeur PINGAUD

LAURÉAT DE PLUSIEURS ACADÉMIES ET CORPS SAVANTS

Éminemment toniques et fortifiants, leur emploi raisonné produit des effets extraordinaires de rajeunissement et de parfaite santé.

C'EST LA VIE PROLONGÉE AVEC TOUS SES CHARMES

Boîte : 10 fr. franco au Dépôt des Produits Vert-Galant

Dr. H. PILLOT, 5, Rue Mazagran, Paris, et toutes Pharmacies.

NOTA. — L'Élixir "VERT-GALANT" à base de Kola et de Cacao, a les mêmes vertus que les bonbons et constitue en outre une liqueur de table en tous points parfaite.

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C^{ie}.

Ayuntamiento de Madrid

Papeteries du Marais.

FIGARO ILLUSTRÉ

Octobre 1896

Numéro spécial. — Lycéens et Lycéennes.

SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS et TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

LES LYCÉES DE GARÇONS : La Montagne Sainte-Geneviève, par HENRI CHANTAVOINE. — Début de Professeur, par EDOUARD PETIT. — L'Éducation physique dans les Lycées, par GEORGES STREHLI, illustrations photographiques instantanées en couleurs.

LA JOURNÉE DU LYCÉEN, par LÉO CLARETIE, illustrations photographiques instantanées.

LES LYCÉES DE JEUNES FILLES, par PAUL SOUDAY, illustrations photographiques instantanées en couleurs.

L'ARCHITECTURE DES LYCÉES DE FILLES, par FRANTZ JOURDAIN, illustrations photographiques instantanées.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

LE RÊVE DU LYCÉEN, par KRATKÉ.

EN RÉCRÉATION, par Madame MADELEINE LEMAIRE.

COUVERTURE :

UNE VIEILLE FARCE, par CHOCARNE-MOREAU.



28 septembre.

Il faudrait à votre chroniqueur habituel une forte dose d'illusion et de « self-gobage » pour s'imaginer que quelqu'un s'arrêtera à lire sa prose le jour où paraîtront ces lignes, c'est-à-dire au moment où l'Empereur de Russie foulera le sol français. Que pèseront alors, mis en balance avec les récits merveilleux, la description des enthousiasmes et l'émotion contenue des harangues officielles, les considérations de Lutécus sur les rares événements qui ont signalé ce triste et pluvieux mois de septembre ?

Il faut cependant remplir son devoir et accomplir son sacerdoce, regarder en arrière tant que tout le monde braque ses lunettes du côté de Cherbourg et de l'Arc de Triomphe, pendant que les protocolistes se documentent et s'efforcent d'ajuster l'étiquette louis-quatorzième ou napoléonienne à nos souverains républicains et que, plus humbles mais non moins utiles, les piqueurs dressent les chevaux d'apparat et que les hommes d'écurie sortent de la remise, pour les astiquer, les vieux carrosses monarchiques.

Au surplus, j' imagine que cet enthousiasme est fort superficiel ; il sévit surtout dans les sphères officielles, où il se traduit par une extraordinaire agitation, des préparatifs coûteux, des tâtonnements, des ordres et des contre-ordres, comme cela se voit dans les maisons où l'on n'est pas accoutumé de recevoir du beau monde et où l'on en perd la tête.

Quant au bon peuple de Paris, qui se dispose à saluer d'un excellent accueil l'autocrate de toutes les Russies, il se réjouit surtout à la pensée d'un spectacle nouveau : les jeunes générations n'ont jamais vu de souverain et, à mesure que leur vient l'expérience, elles éprouvent quelques doutes sur l'au-

thenticité des définitions des manuels civiques qui représentent les rois et les empereurs comme des verseurs de sang et des spoliateurs du peuple. L'aspect de Nicolas II, jeune, très crâne, très séduisant, rectifiera certainement les idées fausses qu'on leur a inculquées. Qui sait même si ce spectacle ne les mettra pas en goût ? La France n'a-t-elle pas en réserve un roi et un empereur, au choix ?

N'y a-t-il pas aussi, dans l'esprit des masses un sentiment plus grave que celui d'une vaine curiosité ou d'une remuante distraction ? Lorsque, en 1814, Alexandre I^{er} fit son entrée à Paris en tête des troupes alliées, il fut accueilli avec enthousiasme par la population parisienne ; cette attitude, qui nous semble aujourd'hui antipatriotique, s'expliquait alors, car la France était à bout de sacrifices d'hommes et d'argent. A quatre-vingts ans de distance, l'empereur de Russie nous apparaît aujourd'hui comme un pacificateur tel que le fut son aïeul, et un pacificateur ami de la France. Quel gage nous en donne-t-il, en dehors de son affabilité et des sympathies qu'il ne cesse de nous prodiguer ? Cela est le secret des chancelleries, secret dont le voile n'a jamais encore été complètement soulevé. Mais le peuple aime à croire ce qu'il désire, et il est fermement persuadé qu'il y a quelque chose sous ce voile.

Donc, ce mois de septembre s'est montré particulièrement maussade ; les gens qui s'amuse et qui se reposent, aussi bien que ceux qui travaillent, ne lui épargneront pas leurs malédictions. Les plages se sont transformées en salles de douches en plein air, et dans les stations thermales les eaux du ciel ont fait une déplorable et irrésistible concurrence à celles des sources. Les chasseurs maugréent sous les averses et s'embourbent dans les guérets ; les bicyclistes apparaissent avec une raie de mulot dans le dos, dessinée par la boue que projette leur roue motrice. Dans les pays vignobles, la pluie, les bourrasques, la grêle, ont occasionné des pertes sérieuses en noyant le grain qui se pourrit et qu'on est obligé de vendanger prématurément.

Non moins à plaindre sont les troupes des 12^e et 17^e corps d'armée, réunis autour d'Angoulême pour exécuter les grandes manœuvres, sous une pluie et dans une boue continues.

N'étant pas militaire, je ne me permettrai pas d'exprimer une opinion quelconque sur la valeur de ces manœuvres, leur utilité pratique non plus que sur la conception du plan auquel les généraux ont dû se conformer. Il m'a cependant paru résulter des comptes rendus les plus impartiaux, rédigés par des écrivains compétents, l'impression de quelque chose de confus, où l'on ne discerne pas ces larges lignes, ces mouvements rapides, nets et décisifs qui constituent la grande guerre et qui, bien qu'exécutés en simulacre, entraînent et excitent le soldat.



Même l'auguste présence du chef de l'Etat n'a pu donner à ces manœuvres l'éclat qu'avaient eu celles de l'Est l'année dernière. Il est vrai que, comme je l'ai dit, la pluie a constamment contrarié les opérations. Les Anglais assurent que le temps est toujours beau lorsque la reine assiste à quelque cérémonie publique. Si bien qu'ils disent couramment d'une belle journée : « Nous avons aujourd'hui le *Queen's Weather*, le temps de la Reine ». Les Français, eux aussi, ont le *President's Weather* qui se manifeste d'une tout autre façon que pour Sa Très Gracieuse Majesté. Le phénomène n'est pas particulièrement dirigé contre M. Félix Faure, car M. Carnot jouissait de ce même fâcheux privilège d'attirer les nuages. Serait-ce une malice céleste ? M. Félix Faure a subi, d'ailleurs, ces intempéries avec une sérénité admirable : lui seul ne semblait pas s'apercevoir des cataractes déversées

sur le pauvre troupiér, ruisselant par en haut, sous son képi transformé en éponge, dégouttant de l'eau et de la boue recueillies dans ces désormais légendaires « passages de la mare », pour lesquels le directeur de ces grandes manœuvres a paru témoigner une prédilection marquée.

Mais, douce compensation, nos petits fantassins, mouillés, avaient, pour se sécher et se reconforter, la haute satisfaction de défilé devant un président equestre.

Dans une autre région, où les manœuvres n'avaient

pas l'honneur d'être visitées par M. Faure, on n'en a pas moins fait de la bonne besogne. Les expériences concernant l'emploi des bicyclistes ont été décisives. Ce moyen de transport rapide, silencieux, presque invisible, cet appareil qui permet à l'homme de ne plus compter avec la distance, ces

machines pliantes grâce auxquelles le cavalier peut mettre sa monture sur son dos, constituent un nouvel et précieux instrument de guerre.

Les inappréciables avantages du cyclisme militaire avaient été, depuis longtemps prévus par le général Poilhoë Saint-Mars, qui commande le 17^e corps et qui, de temps en temps, lance des ordres du jour rédigés en un style dont sourient les sceptiques, mais où se manifeste le véritable instinct militaire et l'amour du soldat. Le fruit des dernières méditations du brave général a été la création du « soldat-tender », qu'il voudrait voir attelé au lieutenant à pied « comme le tender à la locomotive », se chargeant de son bagage, l'allégeant de tout impedimentum et de toute préoccupation matérielle, et lui assurant ainsi la liberté d'esprit nécessaire pour ces initiatives hardies et ces coups d'audace que demande la guerre. L'idée est ingénieuse, et nos régiments contiennent assez de « débrouillards » pour pouvoir facilement fournir un personnel de soldats-tender.

Encouragés par l'inclémence atmosphérique et calculant que les tourisme, alpinisme, balnéisme et cyclisme finiraient bien par s'avouer vaincus par le ciel, les entrepreneurs de théâtres ont devancé l'époque de l'annuelle réouverture. Mais ce n'est pas encore la grande ren-

trée, celle qu'on prépare de longue main ; pour celle-là, l'on n'est pas encore prêt et l'on se borne aujourd'hui à préluder par des reprises qui ne présentent aucun aléa. Si bien que, à l'inspection des poly-

chromes colonnes Morris, on se croit rajeuni de dix, de vingt et même de trente ans. Comme il arrive aux vieux viveurs qui, errant dans les lieux de plaisirs, y retrouvent, éternellement rafraîchies par le maquillage, les belles petites du temps de leur jeunesse, les anciens revoient sur l'affiche des Variétés, la *Vie Parisienne*, de 1867, d'Hortense Schneider et de l'empereur Alexandre II, dont le petit-fils sera demain notre hôte. Etrange coïncidence ! Mais où est l'Hortense Schneider de 1867 ? Le Châtelet continue à faire le *Tour du Monde* en quatre-vingts jours, tandis

que le plus modeste globe-trotter l'effectue aujourd'hui en deux mois et quelques secondes. Les Bouffes ont repris *Miss Helyett*, mais sans l'exquise et mignonne Biana Duhamel. Pourquoi l'a-t-on remplacée ? On ne peut cependant pas supposer que ce fameux « point-de-vue » qui a fait le succès de la pièce ait perdu de son charme..., à moins que, la maturité venant, il se soit développé au point de ne pouvoir être contenu dans les horizons bornés de la scène minuscule du passage Choiseul.

M. Baduel, plus hardi que ses collègues, a inauguré la saison par une pièce à effet et à grand spectacle, mélange plus ou moins heureux de drame, de comédie et de féerie. MM. Adenis frères, associés à M. Henri Cain, sont des gens gais et d'heureuse nature, indemnes de la névrose documentaire et des scrupules

qu'elle comporte habituellement. La figure de Jacques Callot les attirait : ils l'ont prise et l'ont accommodée

à leur fantaisie. La vie aventureuse de l'artiste nancéen les autorisait sans doute à profiter des obscurités et des lacunes que présente sa biographie pour agrémenter leur pièce d'incidents plus ou moins vraisemblables : Callot n'est pas un personnage historique et l'on n'est pas tenu vis-à-vis de lui à une exactitude rigoureuse. Néanmoins, l'idée de transformer le père de Jacques Callot, roi d'armes du duché de Lorraine — ce qui était une charge de Chancellerie — en une sorte de maréchal de France guerroyant contre les Autrichiens, touche aux limites du sang-é et de la désinvolture. Les deux clous de la pièce sont Coquelin et l'ours Baptiste, sous la peau duquel se cache Price, un excellent clown. Dois-je le dire ? le grand Coquelin, malgré sa réconciliation avec la Co-



médie Française, m'a paru triste et terne dans un rôle épisodique d'Italien traître et ridicule. Si vastes que soient ses aptitudes, il se sent mal à l'aise dans ce milieu de féerie et de clownerie où du haut des arbres des Bohémiens lui pleuvent sur la tête, où un plantigrade malicieux s'acharne à le turlupiner. Un artiste de haute valeur accepte volontiers de recevoir la bastonnade et les coups de pied au derrière des bouffonneries de Molière, mais le Jacques Callot de MM. Adenis et Henri Cain n'est pas précisément du Molière et n'a pas la prétention de l'être.

La mise en scène fait honneur au goût de M. Baduel. Le premier décor de l'Auberge de la Poularde est un excellent tableau, d'une vive couleur et d'une ingénieuse plantation. Le moulin, la forêt, la bataille, charment également l'œil. M. Gauthier, du Vaudeville, joue avec une verve juvénile le rôle de Jacques Callot : mais il devrait se méfier de son accent, qui manque parfois de distinction ; il a, entre autres, au cours de je ne sais quel récit palpitant un « Eh ! va donc ! » lancé avec un geste et une intonation qui rappellent plutôt La Villette (1896) que Nancy (1615).

Ce qui n'est pas, non plus, précisément du Nancy fin-de-seizième, c'est l'éclairage, au moyen de nombreuses lampes à incandescence, du



grand bal, agrémenté de pavane, donné par le « maréchal » Jean Callot à l'occasion des fiançailles de son fils avec une jeune personne que le drôle néglige, d'ailleurs, d'épouser, préférant sa bohémienne. Ce serait vraiment le cas, en présence de cette électricité prématurée, de s'écrier : « Déjà ! » comme le légendaire Henri II d'Hervé, voyant apparaître à sa cour Molière lui-même !

Le mauvais temps ayant clos, plus tôt que de coutume, les cafés-concerts d'été, les établissements d'hiver qui doivent leur succéder im-

médiatement se sont trouvés fort dépourvus. Il faut donc attendre le mois prochain pour voir apparaître les « numéros » sensationnels. Néanmoins, les Folies-Bergère et le Casino de Paris étaient prêts : ce dernier théâtre a fort brillamment effectué sa réouverture avec *Venus à Paris*, un gracieux et spirituel ballet de MM. Mercklein et Bessier, pour lequel M. Cieutat a écrit une pittoresque partition ; les directeurs du Casino, MM. Bornez et Desprez, possèdent un personnel chorégraphique de premier ordre,

ment effectué sa réouverture avec *Venus à Paris*, un gracieux et spirituel ballet de MM. Mercklein et Bessier, pour lequel M. Cieutat a écrit une pittoresque partition ; les directeurs du Casino, MM. Bornez et Desprez, possèdent un personnel chorégraphique de premier ordre,

jeune, joli, souple et parfaitement discipliné ; c'est un vrai plaisir artistique de le voir évoluer.

Le Pôle Nord s'obstine à garder son secret, que des hommes aventureux s'efforcent de lui arracher. Combien d'existences humaines ont été déjà sacrifiées sans que le but ait été atteint ! Et je me demande pourquoi cet acharnement. Ne dirait-on pas que, comme pour les



enfants, les pôles sont représentés à l'imagination des géographes et des navigateurs par les deux bouts de la tige de fer sur laquelle pivote la sphère de carton où l'on nous enseigne la géographie. Où est l'intérêt vraiment pratique, à atteindre exactement, sans qu'il y manque un kilomètre, l'un des points déterminés par les calculs des astronomes, des cosmographes et des mathématiciens comme étant l'une des extrémités de l'axe de rotation de la terre ? C'est un site imaginaire, mer libre, montagne de glace ou terre désolée, changeant peut-être d'une année à l'autre, auquel un heureux explorateur, au prix de sa vie et de celle de ses compagnons, acquerra la vaine gloire de donner son nom. Il y a cependant, dans le monde, d'autres emplois de la force, de l'intelligence et de l'audace.

J'ai gardé pour la fin le chapitre des chapeaux. Ah ! messieurs, chers collègues du sexe fort, nous aurons encore des moments pénibles, cet hiver, à passer dans les lieux, tels que les théâtres et les concerts, où nous nous trouvons en contact inévitable avec *Elles* ! S'il n'y avait qu'elles, on trouverait encore moyen de s'arranger ; mais il y a leurs chapeaux, toujours, toujours plus hauts, de plus en plus « excelsiors ». Nous espérons que, grâce à la loi naturelle de rotation des modes, aux immenses chapeaux succéderait la minuscule capote qui prend la forme de la tête, encadre l'ovale du visage... Vain espoir, et nous n'avons plus aujourd'hui qu'une ressource, celle du désespoir, c'est d'adopter le vaste sombrero, importé par les rastaquouères, et qui tiendra encore plus de place que les chapeaux de ces dames. Et ce sera justice !

LUTÉCIUS.



A propos des COMMUNICATIONS INTERPLANÉTAIRES

Notre collaborateur J.-H. Rosny nous communique une lettre qu'il a reçue d'un de nos abonnés de l'étranger, ainsi que la réponse qu'il y a faite.

Beaucoup de nos lecteurs qui ont éprouvé, sans doute, en lisant la nouvelle de J.-H. Rosny, parue dans notre fascicule de juillet, les mêmes incertitudes que notre correspondant, seront heureux de connaître l'explication donnée par l'auteur.

Voici la lettre de notre abonné :

« Monsieur, j'ai lu avec intérêt votre article intitulé : *Communications interplanétaires*. Quoique je sois d'avis que les faits sont une

vérité, mes amis croient à une mystification. Voudriez-vous avoir la bonté de m'écrire si les faits que vous avez communiqués sont la *pure vérité*. Je pourrai montrer votre lettre à mes amis. Savez-vous si M. Calmagne est encore en vie et à Lille ?

« Recevez d'avance mes remerciements et aussi mes salutations distinguées.

« X N. »

M. J.-H. Rosny a répondu :

« Monsieur, hélas ! non ; les faits sont de pure invention, ainsi que les découvertes scientifiques de M. Calmagne. Mais est-ce si invraisemblable ? Déjà, avant la découverte des rayons X, nous avons publié *Un autre Monde* (cela se passe en Néerlande), où il était affirmé que pour des rayons ultraviolets, les milieux transparents de l'œil étaient opaques tandis que le bois, par exemple, était transparent.

« Vous savez que ce sont là des vérités actuellement acquises,

ainsi que d'autres affirmées dans le même article. Pourquoi les découvertes diamagnétiques de M. Calmagne ne se vérifieraient-elles pas ?

« Mille regrets, Monsieur, et salutations très sympathiques,
« J.-H. ROSNY. »

Les Livres

A tous ceux qui ont lu la *Débâcle*, de Zola, cette mauvaise action et ce détestable livre qui a soulevé la réprobation des Allemands eux-mêmes, je voudrais qu'on imposât la lecture de l'*Abregé de l'histoire de la guerre de 1870-71*, par le commandant Rousset. Ce serait pour le lecteur une révélation, un réconfort et un soulagement que de trouver le récit de ces luttes héroïques, de cette résistance acharnée, de ces admirables sacrifices dont la vraie France — celle qui se battait et qui mourait — a donné le spectacle pendant les six mois de l'invasion. L'œuvre du commandant Rousset est écrite dans un style militaire, sobre, serré, sans emphase : elle n'en est que plus émouvante. Mais son plus grand mérite est d'être conçue avec un parti-pris d'impartialité absolue ; l'auteur indique sans cesse les sources diverses où il a puisé et — faut-il le dire ? — les plus émouvants récits sont ceux recueillis par lui dans les rapports du grand état-major allemand : nos ennemis nous ont mieux loués que beaucoup de nos compatriotes.

La seconde série des *Souvenirs de Jeunesse*, d'Arsène Houssaye, donne une vision très nette et très vivante du monde élégant et littéraire de 1850 à 1870. A cette époque, la société galante n'était pas aussi mêlée qu'aujourd'hui ; la vie était plus riante et plus facile, le souci du gain, du luxe et de l'hôtel dans la plaine Monceau ne hantait ni les littérateurs, ni les peintres, ni les comédiennes. Combien de charmants fantômes défilent dans ce volume de souvenirs, combien d'ombres d'hommes de talent et d'esprit ! Le livre reconstitue le cadre de ces soirées célèbres, de ces pétillants soupers ; il nous montre les Champs-Élysées et le quartier Beaujon d'autrefois, avant l'invasion des Barbares, c'est-à-dire avant que les Compagnies n'y dressassent leurs terribles Bastilles à la fois banales, uniformes et prétentieuses. Il eût été bon que l'éditeur Ernest Flammarion complétât ce volume par un index des noms cités dans l'ouvrage. Ce sera, espérons-le, pour la prochaine édition.

Vaine rencontre : c'est un roman, un vrai roman, établi suivant les formules anciennes, ce dont je me garderai bien de blâmer M. Henry Rabusson ; il veut plaire, intéresser, émouvoir sans recourir aux procédés violents, aux pénibles surprises de style, aux incidents invraisemblables qui sont devenus aujourd'hui les condiments obligés du roman. Cette « Vaine rencontre » c'est celle d'un homme mal marié — car le mal-mariage n'est pas uniquement réservé aux femmes — avec une jeune fille dont il s'éprend et qui, ignorant sa situation, lui livre son cœur. La solution logique serait le divorce ; mais ici, et avec une profonde connaissance des faiblesses humaines, M. H. Rabusson fait intervenir l'indécision, les scrupules et, disons le mot, les lâchetés de l'homme. Le héros du roman — faible héros — renonce à son amour qu'il n'ose pas mener jusqu'au bout. Celle qu'il aimait et que, moralement parlant, il avait séduite, en épouse un autre, d'âme moins subtile peut-être, mais qui sera un mari. La thèse était difficile à soutenir, car le lecteur et surtout la lectrice ne s'intéressent guère à un personnage qui ne sait ni conclure ni aboutir. Mais la maîtrise d'Henry Rabusson vous force à lire jusqu'au bout ce très délicat roman.

Ferdinand Fabre, silencieux aujourd'hui, attristé sans doute par l'injuste oubli où l'a laissé l'Académie française, a son continuateur en



L'automne arrive, avec ses dangereux changements de température. Il faut plaindre les femmes assez négligentes pour ne point avoir recours à la CRÈME SIMON, car au moyen de cette Crème délicate et du Savon et Poudre de riz préparés avec les mêmes éléments on est absolument sûr de ne subir aucune gerçure, ni boutons, ni rides.

La Crème Simon, savon et poudre de riz, se trouvent dans la maison principale, rue de la Grange-Batelière, 13, Paris.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXPOSITION NATIONALE ET COLONIALE DE ROUEN

A l'occasion de l'Exposition de Rouen, la Compagnie de l'Ouest fait délivrer de Paris (Saint-Lazare) à Rouen :

1° Tous les jours, des billets d'aller et retour valables 5 jours aux prix suivants :

1^{re} classe, 22 fr. 85 ; — 2^e classe, 16 fr. 45 ; — 3^e classe, 10 fr. 70 ;

2° Les samedis et dimanches seulement, des billets d'aller et retour valables 4 jours aux prix suivants :

1^{re} classe, 18 fr. 50 ; — 2^e classe, 15 fr. ; — 3^e classe, 10 fr.

Ces délais ne comprennent pas les dimanches et jours de fêtes, la durée de validité des billets est augmentée en conséquence.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS

aux stations thermales des Pyrénées et du golfe de Gascogne : Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn.

Tarif spécial G. V. N° 106 (Orléans).

Des billets d'aller et retour, avec réduction de 25 % en 1^{re} et de 20 % en 2^e et 3^e classes sur les prix calculés au tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute l'année à toutes les stations du réseau de la Compagnie d'Orléans, pour les stations thermales ci-après du réseau du Midi, et notamment pour : Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.

Durée de validité : 25 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

M. Georges Beaume, et les Cévennes sont assurées d'avoir un chantre, pendant de longues années encore. Les Cévennes de Georges Beaume ne sont pas tout à fait celles de Ferdinand Fabre : celui-ci vivait dans la montagne, parmi les pierres, les chataigniers, et sous la brume ; il y gelait souvent et la bise y soufflait rudement ; Georges Beaume descend volontiers vers la plaine, où il trouve le chaud soleil, les routes blanches, les robustes et plantureuses vignes du Languedoc. Les belles filles robustes, au sang chaud, les forts gars bien plantés, remplacent les petites fleurs de montagne, pâlottes et écloses sous la neige, que dessinait si pieusement M. Fabre. L'on trouve tout cela dans *Rosière et moi*, conte d'amour et d'innocence, plein de cœur et de tendresse, et que tout le monde peut lire.

M. de Saint-Pol Lias est un exotique ; il a beaucoup voyagé et a conservé la nostalgie de l'Extrême-Orient, de la Malaisie et de ses grandes îles : Java, Bornéo, Sumatra. Il a gardé dans son âme et dans son cœur l'impression des grandes forêts, des végétations énormes et luxuriantes, une singulière tendresse pour ces peuples que n'a point banalisés notre culture de barbares et qui conservent les traditions millénaires, la profonde sagacité de leur civilisation raffinée. *Amour sauvage* abonde en riches descriptions, en personnages chaudement dépeints, en péripéties dramatiques. Le volume est édité par Havard fils.

C'est, chaque mois, un régal pour les vœux d'amateurs, que l'apparition de la livraison des *Maîtres de l'Affiche*. C'est en même temps un enseignement, car, en face de l'œuvre ainsi réduite, tirée avec un soin méticuleux, vue de près sous la douce lumière de la lampe, on peut juger de la recherche, de l'effort et de la réussite de l'artiste, bien mieux que devant le placard collé aux palissades, dans une nuisible promiscuité, et souillé par les intempéries. Le fascicule d'octobre contient : « Les Pantomimes lumineuses » au musée Grévin, de Jules Chéret ; « la Librairie romantique » œuvre, aujourd'hui introuvable, de Eugène Grasset ; la belle « Paysanne frisonne » si purement dessinée par Willette pour le cacao Van Houten, et, enfin, une très esthétique composition de l'Américain Carqueville, pour le « Lippincott's Magazine ». Si l'on s'en rapporte au prospectus du début, les *Maîtres de l'Affiche* qui ne devaient compter douze fascicules, seraient à la veille d'expirer. Souhaitons que la Maison Chaix renouvelle son bail avec les amateurs ; l'art de l'affiche s'est assez développé depuis un an pour donner matière à une nouvelle série de reproductions.

T. G.

L'*Annuaire des Châteaux* de 1896-97 vient de paraître. Le nouveau volume a été corrigé et complété avec le plus grand soin et de nombreuses améliorations ont été apportées à sa rédaction. En dehors des adresses des 40.000 châtelains de France disposées par ordre alphabétique, et de la classification des châteaux par départements et par bureaux de poste, on y trouve cette année environ 3.000 notices historiques ou anecdotiques sur les principaux châteaux de notre pays et près de 240 gravures ou vignettes sur bois de ceux qui, au point de vue pittoresque ou architectural, offrent un grand intérêt.

L'*Annuaire des Châteaux*, qui aujourd'hui a sa place marquée dans tous les salons de l'aristocratie, est un beau volume de 1.300 pages, au prix de 25 fr. (A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin).

Le Musée Grévin tient un succès considérable avec « Le Couronnement du Tsar », inauguré tout récemment. Ce brillant tableau, l'œuvre la plus importante qu'aient encore produite les habiles artistes du musée, fait revivre dans sa prodigieuse réalité et avec le déploiement de toute sa pompe l'imposante cérémonie dont Moscou fut le théâtre le 26 mai 1896.

Tout billet d'aller et retour délivré au départ d'une gare située à 500 kilomètres au moins de la station thermale, donne droit, pour le porteur, à un arrêt en route à l'aller comme au retour. Toutefois, la durée de validité du billet ne sera pas augmentée du fait de ces arrêts.

La période de validité des billets d'aller et retour peut, sur la demande du voyageur, être prolongée deux fois de dix jours, moyennant le paiement aux Administrations, pour chaque fraction indivisible de 10 jours, d'un supplément de 10 % du prix total du billet aller et retour.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Stations hivernales : Nice, Cannes, Menton, etc.

Billets d'aller et retour collectifs valables 30 jours.

Il est délivré, du 15 octobre au 30 avril, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres, aller et retour, aux familles d'au moins quatre personnes payant place entière et voyageant ensemble, des billets aller et retour collectifs de 1^{re}, 2^e et 3^e classes pour les stations hivernales suivantes : Hyères, et toutes les gares situées entre Saint-Raphaël, Grasse, Nice et Menton inclusivement.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois, c'est-à-dire que les trois premières personnes paient le plein tarif et que la quatrième et les suivantes paient le demi-tarif seulement.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



LE JARDIN DU PROVISEUR DE HENRI IV ET LE PANTHÉON.

Les Lycées de Garçons

La Montagne Sainte-Genève

Les Parisiens ont deux buttes, on dirait à Marseille deux sommets, dont ils ont le droit d'être fiers, et qui sont pleines, l'une et l'autre, de souvenirs : la butte Montmartre et la montagne Sainte-Genève.

La butte Montmartre doit son nom à d'anciens martyrs qu'elle a un peu oubliés. Une nouvelle renommée lui est venue en ces derniers temps de trois fondations très différentes : la blanche église du Sacré-Cœur, le Chat-Noir du joyeux cabaretier Rodolphe Salis et le Moulin-Rouge. De jeunes peintres et de jeunes écrivains perchent volontiers sur ces hauteurs, où la fortune est plus rare que le talent. Sujets talentueux et insouciant du roi de Bohême, ils y habitent, à bon marché, un de ses châteaux, et ils en construisent en Espagne, pour passer le temps. Montmartre est « le cinquième » de Paris : c'est la mansarde des artistes. La montagne Sainte-Genève est proprement le mont des écoliers.

Quand vous montez la rue Soufflot, toute bordée de librairies qui n'ont plus, malheureusement, les jolies enseignes d'autrefois, et que vous arrivez à la hauteur de la rue Saint-Jacques, une des rues de Paris qui ont le mieux gardé la physionomie originale de l'ancien temps, vous entrez, à partir de là, dans une région paisible et ordinairement silencieuse. Vous laissez à votre droite la mairie du cinquième arrondissement, à votre gauche l'entrée de l'Ecole de Droit et la vieille porte de Sainte-Barbe. Le lycée Louis-le-Grand, la Sorbonne, le Collège de France, puis, au delà du boulevard Saint-Michel, l'Ecole de Médecine, l'Ecole de Pharmacie et l'Ecole des Mines, le Sénat, qui est un collège... d'augures, l'Odéon, qui pourrait être l'Ecole d'apprentissage des jeunes auteurs, ne sont pas très loin. En vous retournant, vous apercevrez la cime des beaux arbres du Luxembourg, ce jardin des écoliers et des étudiants...

Vous avez en face de vous l'énorme Panthéon. « Aux grands hommes la Patrie reconnaissante ! » Le Panthéon n'est pas un monument très gracieux, ni très visité. Quand les Anglais ne le dérangent pas, il a l'air d'être en pénitence sur sa grande place. Il est flanqué à gauche d'un bâtiment long qui ressemble à une boîte de dominos : c'est la bibliothèque Sainte-Genève ; à droite, d'un réservoir et d'un bureau d'omnibus, la tête de ligne de Panthéon-Courcelles, à laquelle J.-J. Rousseau, tout seul, — pourquoi tout seul ? à moins qu'il ne s'ennuie d'attendre Voltaire, — tourne le dos. Peut-être a-t-on mis là exprès l'auteur de l'*Emile* pour surveiller l'entrée en classe et la sortie des écoliers ? Ce pion en bronze est d'ailleurs très laid : ne le regardez pas.

Regardez plutôt la délicieuse petite église de Saint-Etienne-du-Mont et prenez la peine d'y entrer. Vous y verrez un très beau jubé qui vous rappellera, si vous êtes curieux de ces choses,

le jubé de Sainte-Madeleine, à Troyes en Champagne. Pascal et Racine y ont été jadis inhumés, à ce qu'il paraît, mais les érudits ne sont pas d'accord là-dessus et je ne suis point assez savant pour vous renseigner. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on les lit et qu'on les admire encore, tout à côté de Saint-Etienne-du-Mont, au vieux lycée Henry IV, où je vous demande la permission de vous introduire.

Situé à peu de distance de l'Ecole Normale, installée au bout de la rue d'Ulm, perpendiculaire au Panthéon, de l'Ecole Polytechnique, dont une des entrées donne rue Descartes, et de l'Institution Chevallier (Voir aux annonces), où l'on fabrique des bacheliers, le lycée Henry IV est une ancienne abbaye de Génovéfains. Le cloître de la cour Victor-Duruy, cour d'honneur, le grand escalier qui mène au laboratoire de physique et à l'infirmerie, les principaux dortoirs, quelques-unes des salles d'étude et des classes du grand collège, la chapelle où l'on va toujours, — et pourquoi pas ? — entendre la messe, rappellent encore d'une manière plus ou moins précise la disposition du vieux couvent.

Ces génovéfains étaient d'ailleurs d'excellentes gens, très zélés et très charitables. Leurs armoiries étaient d'azur, à une main tenant un cœur enflammé, avec la devise toute chrétienne : *Super emineat charitas*.

La belle devise évangélique des génovéfains est également une bonne devise de pédagogie. Le lycée Henry IV (vous pouvez m'en croire sur parole) a la réputation, et il la mérite, d'être une maison de famille où les élèves et les maîtres vivent et se traitent entre eux comme des amis. La maison, déjà ancienne, a des traditions, qu'elle tient à conserver, de bonnes façons, de bonne humeur et de bon esprit. Ces traditions, soigneusement entretenues par un très aimable proviseur, M. Grenier, qui, après un assez long bail au lycée Henry IV, dirige maintenant le lycée Charlemagne, sont continuées aujourd'hui par M. le proviseur Bertagne et ses excellents collaborateurs. On reproche tant à l'Université, avec plus ou moins d'apparence de raison, de ne pas savoir élever ceux qu'elle instruit, qu'on peut bien, en toute justice, rendre en passant un hommage légitime aux maisons et aux éducateurs universitaires qui comprennent le mieux le sens et la pratique de leur noble tâche.

On travaille autant qu'ailleurs au lycée Henry IV. Le régime y est peut-être plus doux, la discipline moins revêche, sans être moins ferme, l'internat moins dur, et l'externat, à l'heure maussade de l'entrée en classe ou à l'heure bruyante de la sortie, moins agité. Cela tient, comme je vous disais, aux habitudes de la maison, à la clientèle généralement bourgeoise et déjà bien élevée qu'elle reçoit. Cela tient aussi au quartier lui-même.

Je ne vous affirmerai pas que les grands élèves du lycée Henry IV soient tous de petits saints, comme la patronne virginale de Paris, — et des rosières. La jeunesse moderne, élevée n'importe où, s'est singulièrement émancipée. Un *taupin* (élève du cours de mathématiques spéciales), un *cornichon* (élève du cours de Saint-Cyr), un *cagneux* (vétéran de philosophie ou de rhétorique, candidat à l'Ecole normale ou à la licence), ont bien des chances de n'être plus des enfants, ni surtout des enfants de chœur. Mais tout de même la montagne Sainte-Genève est en bon air et en bonne situation pour des écoliers. Elle est déjà loin du boulevard Saint-Michel et de ses tentations.

Le grand collège et le petit collège, c'est-à-dire les grands, les moyens et les petits, ne sont pas séparés au lycée Henry IV. L'entrée du grand collège est rue Clovis et celle du petit collège rue Clotilde. Le matin à huit heures, l'après-midi à deux heures et demie, on voit arriver des papas et des mamans, des mamans surtout, qui accompagnent et surveillent jusqu'à la porte leur progéniture.

Les mamans, toujours fidèles, les attendent et les embrassent à la sortie. Le petit angle qui fait le coin de la rue Clotilde et de la place du Panthéon est le parloir des mamans. Elles taillent, en attendant l'heure, « une petite bavette ». La connaissance est vite faite entre deux mamans qui ont leurs deux gamins dans la même classe. J'ai entendu plus d'une fois, sans les écouter, des bouts de conversation. Ces mamans sont presque toutes très tendres et en même temps très ambitieuses pour leur petit homme : elles voudraient qu'il travaillât beaucoup, sans se fatiguer. Quand il sort de classe, après lui avoir renoué sa cravate, rajusté son veston et rattaché ses cordons de souliers, elles lui demandent ses notes, ses places, puis les places et les notes de son camarade.

Les grands internes n'ont plus de ces joies innocentes. Ils ne sont cependant pas malheureux. Les salles d'étude et les classes du lycée Henry IV sont en général assez claires. Il n'y a rien là qui sente ces « geôles de jeunesse captive » dont se plaignait avec raison et avec colère le bon Montaigne. La cuisine du lycée Henry IV est estimable, — j'en ai goûté, — autant que peut l'être une cuisine de collège. Les dortoirs du lycée Henry IV sont spacieux et aérés; les cours de récréation sont gaies et lumineuses, une surtout, la cour des grands, avec son cosmographe entouré d'arbres. C'est là, sous la marquise du fond, élargie pour la circonstance par une tente en bois et en toile, qu'on célèbre la distribution des prix.

Le lycée de la rue Clovis a été baptisé et débaptisé plusieurs fois. Il s'est appelé tour à tour le lycée Napoléon sous Napoléon I^{er}, le collège Henry IV sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, le lycée Corneille (on ne sait pas trop pourquoi) sous la République de 48, une seconde fois le lycée Napoléon sous le second Empire, et enfin, pour la dernière et bonne fois, espérons-le, le lycée Henry IV.

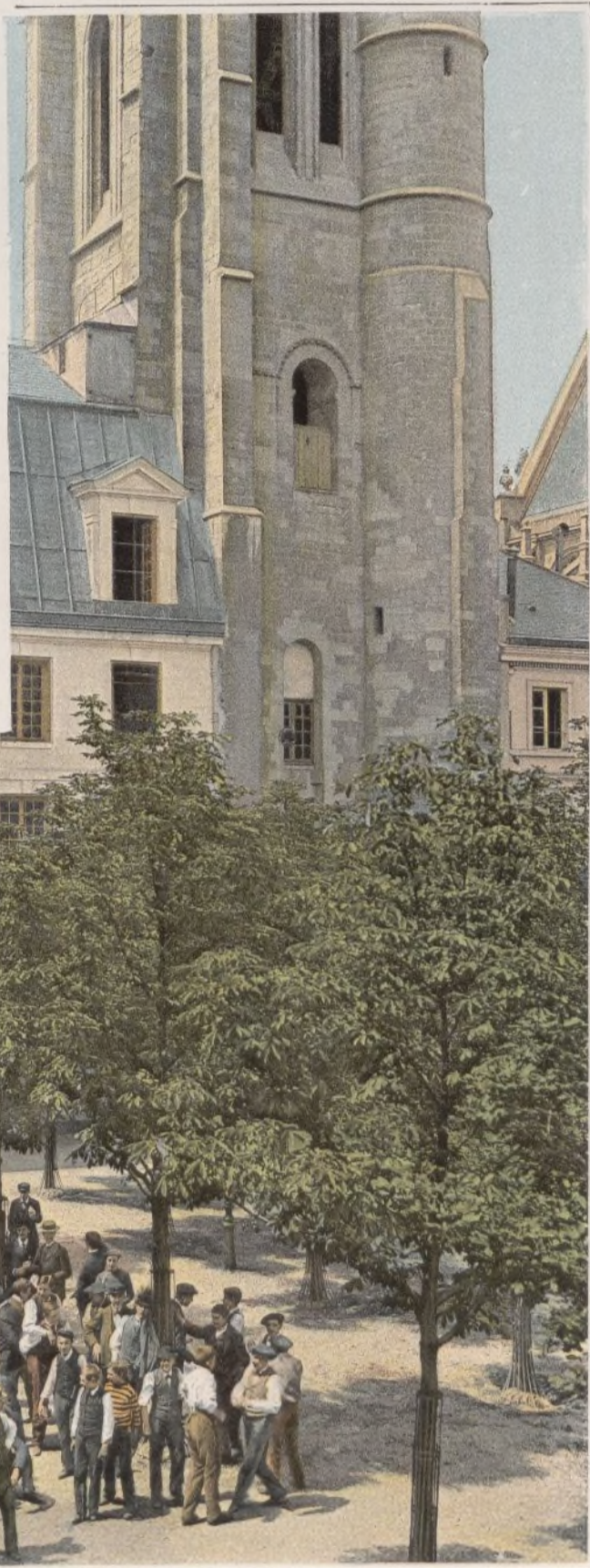
Son passé scolaire est des plus glorieux. Il a eu pour élèves des grands hommes ou des hommes illustres en assez grand nombre. Casimir Delavigne, Alfred de Musset, Jean-Jacques Ampère, Salvandy, Henri Regnault, Emile Augier, Ferdinand de Lesseps et combien d'autres, que j'oublie pour ne pas dresser un catafalque, ont étudié à Henry IV. Le roi Louis-Philippe y envoyait ses enfants, qui ont fait honneur à la maison, et c'est comme élève du collège Henry IV qu'Henri d'Orléans, duc d'Aumale, obtint au Concours général le prix de discours français. Trois autres académiciens, M. Hervé, M. Victorien Sardou et M. Pierre Loti, ont écouté les heures au carillon de Saint-Etienne-du-Mont, qui les sonne si clairement. Victor Duruy, le grand ministre libéral de Napoléon III, et après lui M. Lavis, de l'Académie française, et M. Levasseur, de celle des Sciences morales, ont enseigné l'histoire au lycée Henry IV. L'éminent recteur de l'Académie de Paris, M. Gréard, — encore un académicien ! — y a professé un instant. Son petit-fils, le brillant lauréat du dernier Concours général, y achève ses études.

« Il y a là », disait autrefois Bersot à Jules Simon en lui parlant de l'Ecole normale, dont il était alors le directeur, « il y a là un coin de la France qui va bien ». Le lycée Henry IV va très bien. Il se cache discrètement derrière le Panthéon et, malgré sa Tour Clovis, qui lui donne un air original, on ne l'aperçoit pas du bas de la rue Soufflot, mais il ne dépare point la montagne Sainte-Genève. On y fait toujours de bonnes études; on y a toujours, — et tant pis pour qui rirait, — le culte des vieilles et précieuses humanités. La culture de ces humanités classiques envers lesquelles il serait si dangereux d'être ingrat, a donné à la France tant d'hommes distingués ou utiles, elle a tant contribué à la force et à la grâce de l'esprit français, qu'il faut défendre et honorer encore ses derniers asiles.

Il faut, bien entendu, que les choses se transforment avec le temps. Tous les écoliers ne peuvent pas vivre, de génération en génération, sur le même programme scolaire. L'Université, marchant avec le siècle, qui marche toujours, se voit appelée et contrainte de plus en plus à remanier ses méthodes et à modifier ses établissements. Il n'est ni nécessaire ni désirable que toutes les maisons universitaires, lycées ou collèges, à Paris et en province, soient taillées sur le même patron. Cette conception uniforme et intangible d'autrefois a fait son temps.

Elle a eu sa grandeur, elle a pu avoir son utilité, mais elle a cessé de répondre aux besoins variés et aux aspirations diverses de notre époque : nous n'en voulons plus. Il n'est, d'autre part, ni désirable ni nécessaire que de vieilles maisons comme le lycée Henry IV, comme son voisin le lycée Louis-le-Grand, comme le lycée Condorcet et quelques autres encore, ne continuent pas à donner aux enfants de la bourgeoisie française, grande ou petite, une instruction et une éducation appropriées. On a beau dire et répéter que le type de « l'honnête homme », celui qui sait un peu de tout sans se piquer de rien, tend à disparaître de la circulation dans une société démocratique et industrielle. Cela n'est pas plus vrai, à mon humble avis, que la condamnation inévitable et la disparition à brève échéance des lycées classiques. Ce serait, dans tous les cas, grand dommage pour notre pays, et l'on s'en apercevrait bientôt.

Les anciens élèves du lycée Henry IV lui sont et lui demeurent attachés avec une sorte de pitié reconnaissante car l'ennui n'y habite pas et, sans doute, n'y habitera jamais. On en part sans regret, évidemment.



LA TOUR DE CLOVIS ET SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT (LYCÉE HENRI IV).

ment, mais on y revient avec plaisir. Les anciens élèves y envoient pour la plupart leurs enfants : c'est un très bon signe.

L'Association des anciens élèves du lycée Henry IV est une des plus vieilles et des plus prospères entre les associations de ce genre. Quand ces « labadens » se retrouvent, ils parlent volontiers de la Tour Clovis. De mon temps, — il y a déjà quelque temps, — nous réussissions parfois à nous y glisser en fraude, pour y faire du punch qui ne valait rien mais que nous buvions quand même, par amour-propre, et pour y fumer des cigarettes qui nous paraissaient délicieuses : le tabac défendu est toujours bon. Nos jeunes camarades sont-ils plus sages que nous ou la

Tour est-elle mieux gardée ?... Je me suis laissé dire qu'on y allait moins souvent que par le passé.

Je me suis laissé dire aussi qu'on avait eu un moment l'idée bizarre de la raser. C'était peut-être un radical farouche qui, pensant que la Tour était vraiment une œuvre du roi Clovis, avait voulu effacer son souvenir et mis en avant cette belle démolition. J'espère bien qu'on y a renoncé, après enquête. Ce n'est qu'à un homme très borné que le nom de Clovis ou celui de Henry IV pourrait inspirer de la méfiance envers une tour et de l'antipathie pour un lycée.

HENRI CHANTAVOINE.

Débuts de Professeur

LE retour au « bahut » vient de s'effectuer. Il a été égayé, on le sait, par la « Fête de la rentrée », imaginée par ce maître éducateur, M. Ernest Lavisse, et qui a été improvisée de-ci de-là, selon l'installation des locaux, la proximité d'une promenade. Il y a eu des déjeuners de gala, des récréations, une belle dépense de joie — sinon de Champagne. Les petits « nouveaux » ont été enchantés de l'accueil que l'Université, tout aimable et souriante, sur le seuil de ses austères maisons a fait à leur gros chagrin. Les premières heures de captivité n'ont fait que prolonger la liberté, la griserie des vacances.

La classe inaugurale, naguère remplie par des examens, — les fameux examens de passage, terreur des mamans, — n'a été qu'une conversation familière entre le maître et les disciples.

Pas de leçons, pas de devoirs ; des interrogations, des « interviews » — il faut bien être de son temps ! — sur l'emploi d'août et de septembre, sur les dispositions apportées de chez lui par l'enfant, sur la direction qui sera donnée aux études. Ça été une petite ouverture à la bonne franquette, — une petite ouverture des cœurs. Désormais la glace est rompue. On causait en cour entre camarades. On cause en classe entre élèves et professeur. Le travail est amorcé. Il peut commencer. Après le lever de rideau, la pièce de résistance...

Or, pendant que je me réjouis de cette révolution, qui spontanément a transformé les mœurs scolaires et qui a épargné aux apprentis pensionnaires bien des tristesses et des misères, voilà que je me mets à penser, non sans mélancolie, à un autre être, point joyeux celui-là, qui lui aussi, et avec raison, a son souci et

son effroi le jour de la rentrée..., au professeur qui débute.

Il y a longtemps qu'il songe, — depuis qu'il a reçu sa nomination sur une grande lettre officiellement estampillée, — à la façon dont il abordera ses élèves, dont il prendra la parole, dont il débitera tout son savoir, fraîchement acquis. Et ses réflexions, même s'il n'est pas timide et entrepris, le rendent tout songeur et anxieux. S'il allait prêter à rire ! S'il commettait quelque impair ! S'il paraissait gauche, indécis ! Que de points noirs, que de nuages à l'horizon !

Ah ! ces débuts du professeur, ce n'est jamais sans un petit frisson de terreur qu'on s'en souvient, quand, bien longtemps après qu'ils ont eu lieu, on fait un retour sur le passé ! Les plus braves ont tremblé au premier contact avec leurs disciples, comme les meilleurs soldats, les plus aguerris, les plus intrépides au feu ont ressenti une impression, vite dissipée, certes, mais combien vive et déconcertante, en entendant siffler la première balle à leur premier combat.

Que de vieux maîtres qui entrent en classe pour enseigner cinquante, soixante jeunes gens, sans songer seulement qu'il y a, pendant deux heures, une discipline à imposer à ces collégiens turbulents par nature et par destination, et qui, sans élever le ton, sans abuser du geste, par l'effet de l'habitude, font marcher leurs troupes à leur volonté, se reportent non sans effroi au temps où la pensée de commander le moindre changement d'exercice leur causait une invincible frayeur !

Aujourd'hui chez eux tout est réglé, ordonné, tout se fait à la minute fixée. Mais qu'il a été dur jadis de trouver ces joints, ces transitions, qui font de la classe un organisme tout vivant et animé, de se rendre compte du temps qu'il est nécessaire d'accorder aux leçons, à l'explication, à la dictée des textes, à la détente de l'attention, à la reprise du travail. Comme on était gauche ! Comme on attribuait de l'importance à des détails qu'il convient de débayer promptement ! Comme on avait peur de dire mal à propos : « Messieurs, passons à la version, passons au thème » ou bien : « Un tel, lisez votre devoir ». Que de séances ont été dépensées à acquiescer ce ton d'assurance, d'autorité, qui donne confiance aux auditeurs, confiance à soi-même !

Je me souviendrai toujours pour ma part de mes débuts. Ils eurent lieu au Collège Rollin. J'y étais suppléant d'un professeur d'histoire. J'avais à peine vingt-trois ans. J'eus affaire le premier jour ; — jour redouté, dont l'approche me rendait tout pâle, — à quarante petits « quatrièmes » âgés de treize à quatorze ans. J'avais l'air de leur frère aîné.

Les premières minutes remplies par la prise en possession des places, l'appel, la consultation du palmarès pour voir quels étaient les « forts », les premières opérations stratégiques finies, il fallait bien engager la bataille, commencer le cours. Il s'agissait



LES PETITS ET LES « MAMANS », AU LYCÉE MICHELLET (VANVES).

d'histoire romaine. Je sentais ma langue comme enchaînée. Et, pourtant, Dieu sait si j'avais potassé la fondation de Rome. J'avais lu et relu Mommsen et Michelet, et tutti quanti ! J'étais archi-documenté, je l'étais trop. Ce n'est qu'après quelques mois d'apprentissage que je sus un peu filtrer, un peu doser mon pauvre savoir, que je m'habituai à rendre mon langage familier, simple, naturel, autant que possible accessible à l'enfance. Ce jour-là je m'empêtrai dans le détail, je trébuchai dans les broussailles. Je fus atrocement, absurdement érudite. Et je fus ennuyé. Par bonheur je le sentis, — ce qui était un acheminement vers la guérison, vers une métamorphose nécessaire.

Mais comment les premiers mots s'envolèrent-ils de ma langue, sur qui pesait un bœuf, comme dit Homère ? Dame ! comme tous ceux qui ont peur, je fis le brave. Je commençai d'une voix tendue, dure, tranchante, avec cet air de conviction et de résolution que l'on a quand on risque le tout pour le tout et qu'on croit la partie perdue. Mes potaches de Rollin qui depuis me furent si dévoués et si amis, — l'un d'eux est devenu un orientaliste distingué, un autre a eu le grand-prix de Rome pour la peinture, — ne se sont jamais doutés de l'épouvante qu'ils m'ont inspirée, de l'angoisse que j'éprouvai ce jour-là. Elle fut poignante. Elle fut telle que la seule vision rétrospective à près de vingt ans de distance, de ces têtes brunes et blondes, qui s'enlèvent en un tableau précis et brusque devant mes yeux, me fait encore battre le cœur.

C'est que débiter, pour un professeur, est chose plus ardue peut-être, que pour un acteur. Un coup de sifflet, au théâtre, part d'un inconnu qui, demain, peut revenir sur l'opinion qu'il s'est faite tout d'abord de l'artiste et applaudir fortement. La foule est capricieuse, le parterre a des emballements d'enthousiasme qui suivent des déchainements de sifflets.

Mais un auditoire d'enfants est terrible comme persistance dans la continuité des sympathies ou bien des préventions. Vous ne sauriez croire comme il saisit les ridicules, les moindres travers qui peuvent être moqués. Un geste, un rien de défectueux dans la tenue, quelque chose d'inharmonique, de désaccordé dans le ton est dare dare retenu. Tout est guetté, surveillé. Quarante paires d'yeux malins et d'oreilles finement taillées sont là, devant vous, prêts à une étude physico-psychologique sur votre individu. Il faut plaire. Car si l'on déplaît, les quarante paires d'yeux et d'oreilles s'en tiendront à l'impression reçue tout d'abord. On sera jugé. La tradition s'établira.

On sera classé selon son genre parmi les ennuyés, parmi les ennuyés, parmi les bourrus, parmi les bizarres, parmi d'autres encore, car la nomenclature est longue. Mais on ne sera pas « le chic-type » comme disent les potaches, pour qui « chic-type » résume tout, est le suprême degré de l'excellence professionnelle. Il va de soi que, pendant toute l'année, les tracasseries s'ensuivront et un relâchement de discipline ; que, devant les tables, on ne prêterait à l'enseignement qu'une attention distraite et lassée, et devant la chaire, on deviendra grincheux, et l'on punira. Et la faute en sera aux débuts qui n'ont pas lieu à trois reprises, devant les abonnés, mais qui, en une séance, sont bâclés au hasard des rapides et trompeuses apparences.

La peur, l'horrible peur, qui paralyse ce que l'on appelle les moyens — des moyens en général si pauvres même chez les plus riches, les mieux doués — c'est la note dominante.

Sur cent professeurs de lettres, de sciences, à qui j'ai demandé leurs impressions, quatre-vingt-dix confessent qu'ils ne « se

sentaient pas à l'aise ce jour-là », qu'ils ne croyaient pas, avant d'en avoir tâté, que faire une classe fût chose si difficile, si compliquée, qu'il y fallût tant d'habileté acquise.

Il faut reconnaître que les débuts sont plus hérissés d'obstacles, plus semés de pièges et de précipices à l'heure actuelle qu'il y a seulement dix ou vingt ans. Le maître encore novice avait à sa disposition tout un arsenal de foudres et de carreaux que, Jupiter tonnant, il pouvait lancer contre la gent turbulente, saluant d'un « chahut » son arrivée, son installation. Se sentait-il sur le point d'être « coulé » comme disent, en leur argot si finement observateur, les potaches, il pouvait, assembleur de consignes, d'heures de piquet ou bien de cachot, refréner le désordre « encore en sa naissance ».

Il n'en va pas de même aujourd'hui. La discipline, — que je suis loin de condamner, — la discipline « à la Marion » toute de douceur et de patience, avec ses « avertissements » répétés, n'aide pas le débutant. Le professeur qui vient d'obtenir le « *dignus est intrare* » n'a sous la main, dans le docte corps qu'une fêrle impuissante, à peine un roseau, et des punitions si vagues, si légères... Il ne doit compter que sur lui-même, que sur l'influence personnelle qu'il saura prendre.

Le débutant ne saurait obtenir silence, attention, travail, sympathies que s'il s'ingénie à intéresser, à captiver son jeune monde. Il faut qu'il se considère comme désarmé devant une troupe très armée pour l'offensive. C'est donc une tâche de jour en jour plus malaisée mais de plus en plus importante que de bien débiter.

Oui, certes, je ne saurais trop conseiller au jeune licencié, au jeune agrégé frais émoulu des examens et des concours, de soigner ses débuts. Il doit s'y préparer tout comme à un « oral », devant un jury sévère.

Il prendra garde de paraître négligé en ses vêtements, mais il ne sera pas trop élégant. La forme de

son chapeau ne devra pas lui être indifférente, pas plus que la couleur de sa cravate, la blancheur immaculée de son linge, le noir étincelant de sa chaussure. Ce sont des détails, mais des détails gros d'importance. Surtout qu'il n'ait pas une allure trop cavalière, trop délibérée ! L'aisance s'impose, mais pas l'affectation de cranerie. Le visage aura l'air calme et souriant malgré l'horrible peur dont il est torturé.

O la besogne ardue ! O le dur emploi de la patience et de l'habileté ! Oui ! mais si le succès est conquis, quelle audience on obtient parmi tous ces esprits ! Comme on les manie, comme on les pètrit à son gré ! Comme ils sont vôtres ! Comme ils deviennent, ces démons, vos défenseurs, vos amis ! Ce sont de vrais fils intellectuels qui, près de vous, grandiront. L'on passera à les former, à les conduire, les plus douces heures de sa vie.

Nombre de débutants se rebutent et échouent. Le don, la vocation n'y sont pas. La flamme n'y est pas. Et pourtant, sans trop d'élan, sans trop de conviction et de spontanéité, ils auraient pu, étant très intelligents et instruits, faire œuvre utile. Mais ils n'étaient pas dressés à l'enseignement. Ils n'y étaient pas entraînés. Ils n'avaient pas appris à apprendre. Que ne les avait-on initiés au métier ? Que n'y façonne-t-on leurs successeurs qui, comme eux, tant de fois seront découragés et meurtris ?... Je voudrais que l'on fit l'apprentissage du professorat comme de toutes les autres fonctions publiques ! L'on peut ne pas naître professeur. Mais on peut le devenir, au moins à peu près...

Je sais bien qu'on a fondé de-ci de-là des chaires de pédagogie. L'institution est excellente. Mais il n'y a encore là rien de



LES PETITS SORTANT DE LA CHAPELLE, AU LYCÉE MICHELET (VANVES).

bien rationnel. Savoir par cœur Pestalozzi et Horace Marne ne prouve pas qu'on sera écouté par des enfants.

Je sais aussi que l'Ecole normale, que la Sorbonne envoient, pendant une quinzaine de jours, chaque année, les candidats à l'agrégation dans certaines classes des lycées de Paris. Mais le titulaire est près d'eux ou bien il ne les laisse seuls avec ses disciples que rarement. D'ailleurs, le stage est trop court et il ne s'agit que d'une minorité.

N'y a-t-il donc rien à faire, — dans l'intérêt général, car des générations entières souffrent du mal, — n'y a-t-il rien à faire pour éviter tant de mécomptes, pour mettre ces mécontents de demain à même de consulter leurs forces et de constater s'ils sont bien ou mal aiguillés dans la vie? M. Henry Fouquier, d'esprit toujours si vif, toujours ouvert aux pratiques innovations, que tourmente ce problème éducatif, proposait naguère une mesure un peu bien radicale : « Je voudrais, disait-il, — fussent les Normaliens me maudire — que, de même qu'en certain pays on fait passer par le rang, comme sous-officiers, les élèves sortis des écoles avec les épaulettes, on fit du professeur sorti de Normale, pendant deux ou trois ans, un sous-officier de l'Université, un maître-répétiteur. Ainsi, le jeune savant apprendrait ce qui vaut, pour un éducateur, tout le latin du monde, à connaître ces âmes diverses, tendres, rebelles, délicates, tristes ou folles, des enfants... »

Voilà qui est bien absolu, bien radical. Je ne suis pas bien sûr que Normaliens et Sorboniens soient prêts à grossir le nombre des sous-offs? Il n'en est pas moins vrai que, pris dans l'ensemble, les meilleurs professeurs sortent des rangs, ont passé par la

maîtrise d'étude, ont mis la main à la pâte, comme on dit.

Mais, sans se montrer si rigoureux, n'y aurait-il pas lieu de ne confier un poste de professeur à un licencié, à un agrégé qu'après lui avoir fait exercer une surveillance, qu'après l'avoir stylé convenablement? Avant de recevoir sa nomination officielle, ne pourrait-il passer un an dans un établissement où il ferait des remplacements, des suppléances?

Il prendrait le pli de ses prochaines occupations. Il saurait comment il faut se comporter dans les occasions épineuses. Il prendrait conseil de ses supérieurs, de ses collègues. Il verrait toute la machine en mouvement. Il en connaîtrait les rouages — et par où elle grince, par où elle accroche. Il aurait autour de lui des modèles à imiter, souvent des exemples à éviter.

Alors, les misères de début lui seraient épargnées, — et s'il reconnaissait qu'il a fait erreur dans le choix de sa profession, il aurait le temps de changer son fusil d'épaule. Il s'économiserait des déceptions. Il économiserait à nos fils un demi-siècle d'inattention, de far-niente sur les bancs, « tueurs de culottes ».

C'est ce qui sera sûrement un jour. Ce qui est à l'heure actuelle, c'est qu'il faut débiter devant des juges impitoyables.

Et de tous mes vœux, de tous mes souhaits les plus ardents et les plus sincères, j'accompagne l'agrégé, le licencié de 1896 qui pour la première fois monte en chaire, et se trouve, inquiet et balbutiant, devant un parterre de collégiens, de connaisseurs sourcilieux qui l'attendent à l'œuvre, prêts à la raillerie et à l'épigramme, — tout comme à une affectueuse déférence.

ÉDOUARD PETIT.

L'Éducation Physique dans les Lycées

On aurait fort étonné sans doute Villemain et Cousin, lorsqu'ils étaient grands-maîtres de l'Université, en leur disant qu'il y a une éducation du corps comme il y a une éducation de l'esprit, et que la première n'est pas moins digne d'attention que la seconde. Cependant avant eux un

essai avait été déjà tenté pour régénérer la jeunesse par la pratique des exercices physiques. Dès 1816 le colonel Amoros, Espagnol de naissance et Français d'adoption, avait expérimenté sa méthode de gymnastique rationnelle dans un établissement libre, l'Institution Dourdan, avenue d'Orléans. Les résultats en



LE HALL DE LA GYMNASTIQUE, AU LYCÉE CARNOT.

furent assez favorablement appréciés : car le 20 octobre 1820 Amoros ouvrait un vaste gymnase orthopédique et militaire dans le Parc de Grenelle. Des démêlés avec l'administration supérieure firent fermer l'établissement en 1838, et son fondateur alla s'installer dans un local privé, rue Jean-Goujon. En 1848,

sous la deuxième République, le ministre de l'Instruction publique nomma une Commission, présidée par un inspecteur général, M. Dutrey, chargée d'élaborer un programme complet de l'enseignement de la gymnastique dans les lycées et collèges de France. La période troublée que l'on traversait empêcha

les travaux de la Commission d'aboutir. La réaction violente qui suivit ne fut pas favorable à la cause de l'éducation physique.

En 1853, pourtant, une nouvelle Commission, présidée par le Dr Bérard, reprend les projets interrompus, mais sans beaucoup plus de succès. Il nous faut arriver à 1865 pour voir enfin aboutir à un résultat appréciable les bonnes volontés qu'on avait jusque-là timidement manifestées. L'Instruction publique avait alors à sa tête un homme libéral dont la popularité a survécu au temps et aux changements de régime. Victor Duruy, qui était lui-même grand amateur de sports, décréta le caractère obligatoire de la gymnastique pour les internes des Lycées, des Collèges et des Ecoles normales primaires. Ce n'est pas que cette réforme ait été accueillie avec toute la faveur qu'elle méritait. Je dois

même dire qu'elle suscita des railleries : la presse satirique s'en moqua, et je vois encore une gravure de Cham représentant, dans une distribution de prix, un collégien qui va chercher avec un saut périlleux, son prix de gymnastique.

Après les événements de 1870, il se fait un grand mouvement en faveur de la régénération physique. Grâce aux zèle de quelques patriotes ardents, parmi lesquels la place d'honneur revient à M. J. Sansbœuf, les sociétés de gymnastique d'abord cantonnées dans les provinces de l'Est, se répandent sur toute la surface du pays. D'autre part un décret de 1872 rend l'enseignement de la gymnastique obligatoire dans les écoles primaires de garçons et de filles. Toutefois, soit raison politique, soit tout autre motif, l'Enseignement secondaire reste un peu en dehors



UNE PARTIE DE LAWN-TENNIS, AU LYCÉE MICHELET (VANVES).

de ce mouvement, et les établissements de l'État en sont réduits à cet égard à envier les établissements libres où les exercices du corps sont en honneur. C'est en 1880, que J. Ferry se préoccupe de la question de l'éducation physique, et rend la gymnastique obligatoire pour les externes, auparavant tenus à l'écart. Enfin en 1888 un nouveau mouvement de renaissance physique, plus marqué et plus hardi que les précédents, entraîne décidément l'opinion publique encore quelque peu hésitante. Les ouvrages de Philippe Daryl (Paschal Grousset) et ceux de P. de Coubertin, mettent à la mode les sports athlétiques. Le premier fonde le Lendit et ressuscite les vieilles fêtes scolaires du temps jadis ; le second institue l'Union des Sports athlétiques et restaure les Jeux olympiques. Aujourd'hui la cause de l'éducation physique semble définitivement gagnée, et elle est chaudement encouragée par ceux mêmes qui tiennent entre leurs mains les destinées de l'Instruction publique.

On peut diviser les exercices tels qu'ils sont pratiqués par les élèves de nos lycées en trois catégories :

1^{re} Exercices obligatoires pour tous, gratuits et réglementés, compris sous le nom général de gymnastique ;

2^o Exercices facultatifs, non gratuits, mais figurant pourtant aux programmes d'admission à certaines écoles du gouvernement : telles l'escrime et l'équitation ;

3^o Exercices libres et dépourvus de sanction : la nage, la boxe, la canne et les jeux athlétiques.

I. — EXERCICES OBLIGATOIRES

Gymnastique. — Tous les établissements de l'État sont actuellement pourvus d'un gymnase couvert. Nous donnons (page 185) une reproduction de celui du lycée Carnot. Il est à regretter que tous les gymnases ne soient pas aussi confortablement installés. Cependant en province où l'on dispose d'emplacements plus étendus, il y a parfois outre le local couvert, un gymnase en plein air, ce qui est préférable dans la belle saison. La gymnastique est enseignée par des professeurs spéciaux qui passent des examens dans les divers chefs-lieux d'Académie pour obtenir un brevet de capacité. Jadis cette tâche était souvent dévolue à des moniteurs militaires, à des sous-officiers de chasseurs ou de pompiers. Mais la gymnastique qui convient à des hommes faits n'est pas toujours appropriée à des enfants ; et ces moniteurs accoutumés à faire manœuvrer des conscrits, n'avaient pas tous le tact pédagogique ni l'instruction physiologique nécessaire pour faire de bons maîtres. Aujourd'hui tous les professeurs de gymnastique présentent, grâce aux examens qu'ils ont subis, des garanties sérieuses : ils ont conscience de l'importance de leur mission et savent adapter leur enseignement aux besoins de leurs élèves. De plus la leçon de gymnastique qui jadis rebutait par son aridité un certain nombre d'enfants, est devenue attrayante : les exercices sont choisis et gradués de telle manière que tous y

puissent prendre part, et qu'elle ne soit plus réservée à quelques sujets d'élite. Externes et internes y sont astreints. Nul ne peut s'en dispenser sans une autorisation spéciale délivrée par un médecin, attestant que la gymnastique est contraire au tempérament de l'enfant. Les leçons ont lieu pendant les heures d'étude, comme cela est le cas pour toutes les matières figurant obligatoirement au programme et conformément au Manuel officiel de gymnastique, édité à l'Imprimerie nationale.

La gymnastique étant obligatoire a sa sanction à la distribution des prix, et tient une place honorable parmi les matières les plus estimées des programmes. D'autres encouragements lui sont prodigués : le ministre de la Guerre et celui de l'Instruction publique accordent chaque année une médaille à l'élève qui s'est le plus distingué par son aptitude aux exercices physiques. Enfin depuis sept années a lieu au mois de mai un concours interscolaire annuel de gymnastique auquel prennent part les Lycées, Collèges et Ecoles primaires supérieures de la Ville de Paris. L'idée première de ce concours, qui par bien des points rappelle le Concours général, est due à M. de Coubertin, et son organisation à M. Sansbœuf. Les jeunes gens sont divisés en deux catégories, *juniors* de 15 à 17 ans et *seniors* de 17 à 21 ans. Chaque établissement envoie une section de huit concurrents au moins pour chacune des deux catégories, sans compter les sections d'ensemble et les productions individuelles de boxe anglaise ou française, de canne et de bâton. Les épreuves ont lieu au vaste gymnase municipal Voltaire, et l'organisation du concours ainsi que la distribution des prix est subventionnée généreusement par la Ville. Les prix sont décernés solennellement en Sorbonne, sous la présidence de M. Gréard, patron honoraire de l'œuvre, et des directeurs de l'Enseignement secondaire et primaire, dont la présence témoigne de l'intérêt qu'ils portent à l'enseignement officiel de la gymnastique.

II. — EXERCICES FACULTATIFS

L'Escrime a toujours été un sport très cultivé en France. Son excellence au point de vue hygiénique, les facilités que présente sa pratique, puisqu'elle n'exige pour s'y adonner, qu'un emplacement restreint et une perte de temps minime, son utilité pratique dans un pays où survit l'usage du duel, enfin peut-être aussi la tradition qui fait de cet art un passe-temps réservé aux classes les plus polies de la société, toutes ces raisons ont toujours maintenu la science des armes à un niveau assez élevé, et dans une situation assez florissante, malgré le délaissement systématique de tous les exercices physiques qui a caractérisé la plus grande partie du XIX^e siècle. Aussi est-elle enseignée avec succès dans nos lycées, et ce qui empêche de lui avoir donné un caractère obligatoire, c'est qu'elle ne saurait être démontrée collectivement et par pelotons, comme la gymnastique. Pour chaque élève il faut un maître ou au moins un prévôt : aussi entraîne-t-elle des

fraîs assez considérables, qui sont laissés à la charge des familles. Malgré cela, comme la connaissance des armes est indispensable aux candidats à Saint-Cyr et à Polytechnique, nos professeurs d'escrime ne manquent pas d'élèves parmi la jeunesse des lycées. Les cours ont lieu aux heures de récréations, en raison de leur caractère facultatif. On sait, qu'à titre d'encouragement, il se donne chaque année dans une des salles du Grand-Hôtel un

tournoi d'escrime auquel sont conviées les plus fines lames de nos établissements scolaires.

L'équitation. — Ce que je viens de dire des armes s'applique, et à plus forte raison, à l'équitation, ce sport aristocratique par excellence. Il va sans dire qu'il ne saurait être question de faire bénéficier toute la population de nos lycées des bienfaits de cet exercice si salutaire et si attrayant. Trop rares sont les jeunes



LA PISCINE, AU LYCÉE MICHELET (VANVES).

gens auxquels leur situation de fortune permet de s'y adonner. Il n'est même pas officiellement consacré comme l'escrime par l'attribution d'un prix de fin d'année. Toutefois comme l'équitation figure aux programmes d'admission à nos Ecoles militaires, il y a toujours un certain nombre d'élèves qui fréquentent les manèges. C'est le jeudi après midi qu'ont lieu les cours, et quand l'aptitude des sujets est suffisante, les promenades équestres. Beaucoup de nos lecteurs parisiens ont eu certainement l'occasion de rencontrer au Bois un escadron de potaches avec pantalons bouffants, bottes à l'écuyère et cravaches, trottant sur des rosses sous la surveillance d'un maître d'études, sportsman improvisé pour la circonstance.

III. — EXERCICES LIBRES

Les sports libres et absolument dépourvus de toute sanction sont les plus récents en date, et j'ai indiqué plus haut à qui revenait l'honneur d'avoir déterminé en leur faveur un grand courant d'opinion publique.

L'Union des Sports athlétiques, dont le Secrétaire général est M. P. de Coubertin, étend ses ramifications par toute la France. Un grand nombre de sociétés sportives se sont fondées dans nos lycées et fonctionnent régulièrement. Ces petites associations sont le plus souvent sous le patronage du proviseur ou d'un professeur pratiquant l'athlétisme. Elles ont leur président, leur trésorier, leurs réunions; elles donnent de petites fêtes, et s'envoient mutuellement des défis. A Paris le Racing-Club et le Stade Français organisent souvent des rally-papers, des cross-countries et des matches de foot-ball auxquels prennent part les sportsmen les plus actifs de nos lycées. Les fêtes d'Olympie qui ont eu lieu à Pâques dernier, ont été la consécration brillante des efforts de l'Union pour propager parmi la jeunesse le goût des sports athlétiques.

D'autre part, M. Paschal Grousset a rénové la vieille institution des Lendits. Rappelons en passant, pour ceux de nos lecteurs qui pourraient l'ignorer que le Lendit (ou mieux l'Endit, du latin *indictum*) était une fête du moyen âge qui avait lieu à Saint-Denis dans la semaine de la Pentecôte. Les *escholiers* du temps y jouaient à cœur joie tous les vieux jeux de France, buvaient pantagruéliquement, et volontiers après « navraient le guet ». Ces deux dernières parties ont été sagement supprimées du programme, et la première revue et considérablement augmentée. Les épreuves du Lendit ne comprennent absolument que des Sports libres. Chaque établissement scolaire désigne trois champions pour chacune des spécialités, et il est permis au même champion de concourir aux diverses épreuves. Ces dernières ont lieu de semaine en semaine, dans la belle saison et se terminent généralement par des régates données au Bois de Boulogne,

auxquelles la présence de M. le Président de la République a donné cette année-ci un éclat inusité. Voici les exercices qui figurent au programme du Lendit : escrime, boxe française, saut, natation, marche et course, vélocipédie, équitation, barrette (ou foot-ball), lancement de poids et canotage. On totalise les points et le lycée dont les champions ont obtenu la majorité, détient la coupe d'honneur (challenge cup), jusqu'à ce qu'un autre établissement vienne la lui ravir. Le concurrent qui a réuni le plus de points est proclamé champion des lycées pour l'année courante. Le Lycée Janson-de-Sailly et le Collège Rollin sont, si je ne me trompe, ceux qui se sont le plus distingués jusqu'ici dans les concours du Lendit.

La natation. — Parmi les sports dépourvus de sanction, j'ai dû, à mon grand regret, classer la natation. Il est à peine croyable qu'un talent aussi indispensable, continue à être regardé comme un art d'agrément, et qu'on n'exige pas de tout jeune Français qu'il sache nager avant d'entrer au régiment. Mais il est difficile de rompre avec le vieux préjugé. On a peur de l'eau, je veux dire des dangers qu'elle présente pour les novices, et on ne se met pas en état de parer à ces dangers en apprenant à nager. Pourtant la création des piscines rend ce sport absolument exempt de péril, jusqu'au moment où l'on peut aller en pleine eau, et les lycées, qui comme Michelet, en possèdent une (page 187), voient diminuer considérablement le nombre des jeunes gens pour qui une chute dans le liquide élément est un arrêt de mort. Cet heureux résultat est dû principalement à l'ingénieuse invention du professeur Devot. On a souvent plaisanté les méthodes d'enseignement de la natation à sec. Pourtant l'appareil de M. Devot, qui a été examiné il y a un an au Musée pédagogique par une Commission compétente, répond exactement au but qu'il se propose, et l'expérience a démontré que neuf sur dix élèves auxquels on avait appris par ce moyen les mouvements de la natation, s'étaient trouvés en état de nager en entrant pour la première fois à l'eau. L'appareil consiste en une sorte de chevalet qui tient l'enfant exactement dans la position qu'il occuperait dans l'eau, son menton étant soutenu par un petit support garni d'un coussinet. Les pieds et les mains sont chaussés dans des étriers munis de tirants en caoutchouc dont la résistance équivaut à celle du volume d'eau déplacée par les mouvements du nageur. La natation n'est enseignée qu'à titre accessoire, et avec une autorisation expresse des parents, mettant à couvert la responsabilité des administrateurs.

La boxe. — Quant à la boxe française ou anglaise, je constate qu'elle a beaucoup de peine à s'implanter dans nos mœurs, et c'est vraiment dommage. Comme utilité pratique, elle rivalise avec l'escrime, en mettant à notre portée un moyen de défense naturelle dont on peut faire usage en toute circonstance, et de

plus elle constitue une gymnastique des plus recommandables, tant par la quantité d'efforts musculaires qu'elle exige dans un court laps de temps, que par la variété et la grâce des attitudes qu'elle donne au corps. Il n'y a guère que Janson-de-Sailly où un spécialiste comme Charlemont aille donner des leçons de pugilat. Ailleurs la boxe ainsi que la canne est enseignée par le professeur de gymnastique. Mais, somme toute, elle a peu de fervents sectateurs, et une tentative faite il y a six ans pour constituer un club de boxe, dont les membres devaient se recruter parmi les élèves des lycées, a complètement échoué.

D'autres sports ont plus de succès, comme on le voit par la gravure (page 186) représentant une partie de lawn-tennis au Lycée Michelet. Quant à la bicyclette, je n'ai pas besoin de dire qu'elle est fort en faveur à l'heure actuelle. La photographie instantanée de la sortie du Lycée Janson-de-Sailly (page 188) en témoigne suffisamment.

Dans les lycées de jeunes filles dont les programmes sont plus ou moins modelés sur ceux des lycées de garçons, l'éducation physique tient aussi son rang, mais elle est donnée avec les justes ménagements que comporte la différence des sexes. Il va sans dire que les sports violents, la gymnastique athlétique en sont bannis, tandis que les jeux qui demandent de la grâce plutôt que de l'effort y sont pratiqués de préférence. Les leçons de gymnastique proprement dites y ont lieu dans les

conditions énoncées plus haut, mais elles sont données par des professeurs femmes et s'inspirent surtout des principes de la méthode suédoise. La méthode suédoise se distingue de la méthode allemande en ce qu'elle exige beaucoup moins d'appareils et consiste dans une gradation de mouvements lents et prolongés qui mettent en jeu successivement les diverses parties du corps. Bien qu'elle ne demande aucun effort brusque et violent, elle ne laisse pas au bout d'un certain temps de produire une fatigue salubre, et donne d'excellents résultats, surtout appliquée aux femmes et aux enfants. Elle s'adapte d'ailleurs par son caractère médical à tous les âges et à tous les tempéraments et les Scandinaves n'en connaissent point d'autre. Son seul défaut est de ne pas assez faire appel à l'émulation et de manquer un peu d'attrait. L'inventeur de ce système est un nommé Ling (né en 1776, à Smaland, Suède). Il fonda en 1813 le fameux Institut central de gymnastique à Stockholm, et y jeta les bases d'un système d'éducation physique qui fonctionne depuis avec le plus grand succès. Une de nos gravures (page 193) nous montre un groupe de fillettes du lycée Racine en train d'exécuter des mouvements d'assouplissement.

Cette énumération toute rapide et tout incomplète qu'elle est suffit toutefois pour montrer la grande part que les exercices du corps occupent aujourd'hui dans l'éducation de l'enfance. Quelques esprits timorés ont même conçu de sérieuses appréhensions



LA SORTIE DE QUATRE HEURES, AU LYCÉE JANSON DE SAILLY.

qu'ils n'empiétassent par trop sur les travaux de l'esprit, et ne nuisissent ainsi au succès final des études. D'autres se plaçant à un point de vue différent estiment que l'abus des sports athlétiques rend les mœurs brutales et ôte au caractère cette courtoisie et cette urbanité qui distinguait autrefois la société élégante et lettrée de France. Que les uns et les autres se rassurent. En empruntant aux Anglais leurs amusements violents, nous avons su les humaniser et leur ôter la brutalité qui les rend grossiers et dangereux. Depuis qu'ils fonctionnent chez nous, nous n'avons eu, Dieu merci ! aucun accident grave à déplorer, et il n'est nullement question, comme de l'autre côté du détroit, de jambes brisées, de côtes enfoncées, de mâchoires fracassées et d'yeux crevés. Quant au tort qui peut résulter pour les études, de la pratique des exercices du corps, il est subordonné à l'abus et non à l'usage qu'on en peut faire. Consultez la liste des lauréats des Concours de gymnastique et des Lendits, et vous constaterez que

beaucoup des noms qui y figurent, se retrouvent dans la liste des élèves récompensés aux distributions de prix ou admis aux écoles du Gouvernement. Au surplus, j'admets que l'athlétisme est incompatible avec de très grandes fatigues cérébrales, et je conçois que les penseurs, les savants, les poètes de marque dédaignent un peu le corps pour consacrer toute leur activité aux productions de l'esprit. Mais pour le commun des mortels, pour tous ceux qui ne seront jamais des Michelet, des Pasteur ou des Hugo, la pratique modérée de la gymnastique est un facteur important de l'hygiène, une garantie de la moralité, une source de distractions honnêtes et salutaires ; elle établit cette harmonie si enviable des facultés physiques, morales et intellectuelles, sans laquelle, avec la plus brillante instruction, on n'est jamais qu'un homme incomplet.

G. STREHLI.

L. KRATKÉ

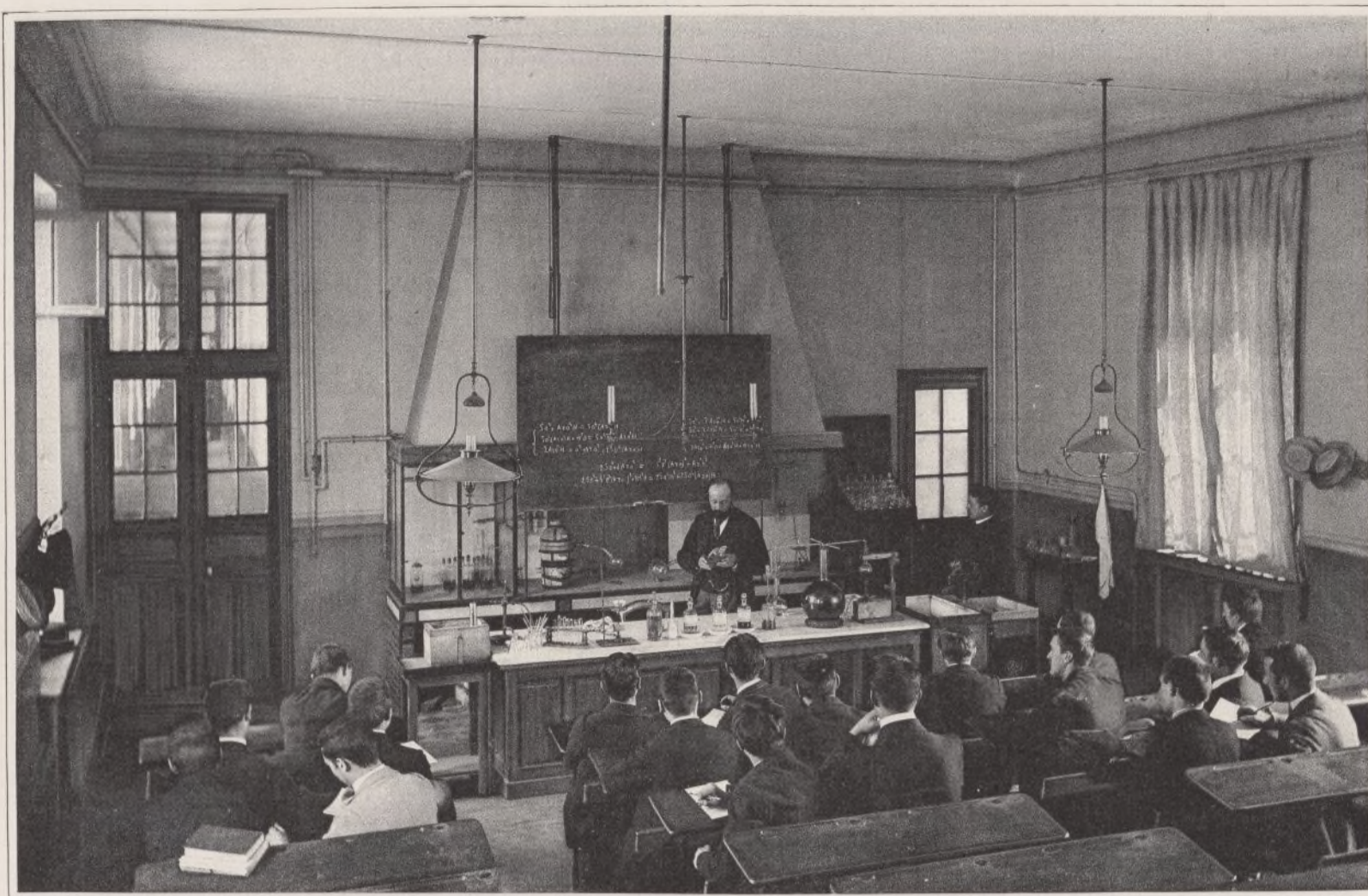


(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction).

Copyright 1896 by Bousod, Valadon & Co.

LE RÊVE DU LYCÉEN

Ayuntamiento de Madrid



UNE CLASSE DE CHIMIE AU LYCÉE JANSON-DE-SAILLY.

LA JOURNÉE DU LYCÉEN

La journée du lycéen commence, en été, à cinq heures et demie du matin.

Au roulement du tambour, dans le vaste dortoir, les uns se précipitent au lavabo, les autres s'étièrent, les autres ne bougent pas et attendent les bourrades du maître ou du surveillant. Quelquefois, malgré l'heure matinale, le censeur ou le proviseur apparaît en personne. A cette vue, les plus alanguis se coulent sur la descente de lit.

Chacun se lave, s'habille, avec une promptitude et une coquetterie variables selon les individus. Les soins de la tête ne sont pas négligés. Les grands se peignent eux-mêmes presque tous les matins. Les petits sont confiés à une peigneuse qui délabrinthe leur tignasse, les pommade congrûment et les renvoie la tête polie et luisante comme une boule de buis. Elle fournit, à des prix modérés, la pommade le matin, les gâteaux et les suçons de sucre d'orge à la récréation de midi.

La toilette dure vingt minutes. Il en est pour qui ce laps de temps paraît insuffisant, et sans doute ils désespèrent de pouvoir faire en vingt minutes une toilette assez convenable, car ils ne la commencent même pas, et ils descendent à l'étude plus hirsutes et plus débraillés que Philoctète quand Néoptolème le vint voir.

En quittant le dortoir, la division se rend à l'étude, où elle restera jusqu'à sept heures et quart, l'heure du petit déjeuner.

Le pupitre de nos pères et des pensionnats n'est pas connu au lycée, soit qu'on le juge trop petit, soit qu'on le tienne en défiance par la facilité qu'il offre à l'élevage des hannetons. A sa place, chaque élève a derrière lui, accrochée au mur, une petite armoire ou case, peinte en jaune; c'est, avec, si l'on veut, le tiroir de sa table de nuit, le seul endroit où il est chez lui. Selon ses goûts et ses aptitudes, sa case est propre ou sale, bien rangée ou en désordre. C'est un spectacle qui ne trompe pas plus que la graphologie. N'y a-t-il pas des gens qui prétendent reconnaître les caractères d'après la semelle des souliers? Pourquoi pas? Les différentes démarches, indolentes ou vives, doivent produire des usures différentes. L'aspect des cases ne ment pas. Celle de Branchu — le fort en thème — est proprement tenue, ses livres sont en parfaite rangée dans le fond, laissant la place sur le devant de la planche pour le plumier, les boîtes à compas et à couleurs, et la livre entamée de chocolat. Mais celle de Maboulard! Quel capharnaüm! des papiers mal pliés, des carnets disloqués, des livres cornés; c'est le home d'un « crétin », qui est le mot consacré.

En semaine, il faut travailler, et tout livre qui ne porte pas la livrée classique est proscrit. La lecture de divertissement est autorisée à l'étude du jeudi soir, après la promenade, à la condition que le volume soit revêtu de la griffe et du visa du censeur. Alors sortent les tomes rouges à tranches et à plats dorés; c'est

l'heure de joie chez les petits. O les bonnes soirées chaudes, l'hiver! Tout l'après-midi, il a fallu patauger en rangs dans la neige fondue de Paris, pour la promenade. Dehors, il fait froid et noir, la neige tombe. La salle de travail est illuminée par les gros becs de gaz aux larges abat-jour, chauffée par les effluves tiédés du calorifère; c'est une sensation de bien-être et de moiteur. Le petit collégien est plongé dans la lecture des aventures du capitaine Hatteras ou de quelque voyage au pôle Nord; son imagination l'emporte loin du lycée à travers les icebergs et les ours blancs, et dans son demi-rêve, l'étude lui semble être une salle chaude dans le baraquement du comptoir de fourrures.

Les repas au réfectoire sont gais et solides. Pour le goûter de quatre heures, dans la cour, les convives ont l'eau du robinet de cuivre. Les plus altérés sucent le goulot; les plus délicats défoncent le dessus de leur casquette et s'en servent comme d'une coupe de drap brodée d'or. Des sybarites ont en poche un gobelet de cuir verni.

Grâce à ce régime salubre et simple, la santé fleurit et s'épanouit sur tous les visages. Cependant chaque lycée a une infirmerie, pourvue d'un médecin, d'un chirurgien, d'un dentiste. La visite médicale a lieu le matin, aussitôt après le réfectoire. Les patients défilent devant le fauteuil du docteur, assisté du proviseur; la sœur écrit à mesure les ordonnances. Les cas ne sont pas graves. Le régime régulier de l'internat est un prophylactique. On ne voit guère là que des joues éraflées, des nez pochés à la bataille, des engelures en hiver, des coliques en été. Avec quelques cataplasmes de graine de lin et quelques tasses de guimauve, la Sœur pharmacienne suffit à tout. Le défilé des malades n'est pas alarmant. Ils ne gardent guère le lit, sauf dans le cas prévu d'un devoir non fait à l'heure ou d'une composition ennuyeuse; dans un cas pareil il survient toujours une migraine connue sous le nom de « flémite ».

Quant à ceux que la maladie ne cloue pas sur le traversin, un maître les appelle matin et soir d'étude en étude; il fait le drainage des impotents. Ceux-ci arrivent en troupe à l'infirmerie, où chacun se dirige discrètement vers son cataplasme ou vers le petit flacon de quinquina. Ceux qui ont à se gargariser s'alignent ensemble devant une large rigole, pareils à des coursiers d'Homère devant une mangeoire; là, ils gloussent tous en chœur et se livrent aux joies du borborygme collectif.

Quelques heures plus tard, on retrouve tous ces invalides au réfectoire, et à la façon dont ils attaquent la soupe de M. l'économe, on reprend courage.

Huit heures. Par la grande grille, le flot des externes et des demi-pensionnaires est entré dans la cour; les divisions se forment en rang; c'est l'heure des classes.

Les gradins sont remplis; ils sont une soixantaine d'élèves. Les tables sont plates, longues, étroites, et n'ont pas plus de

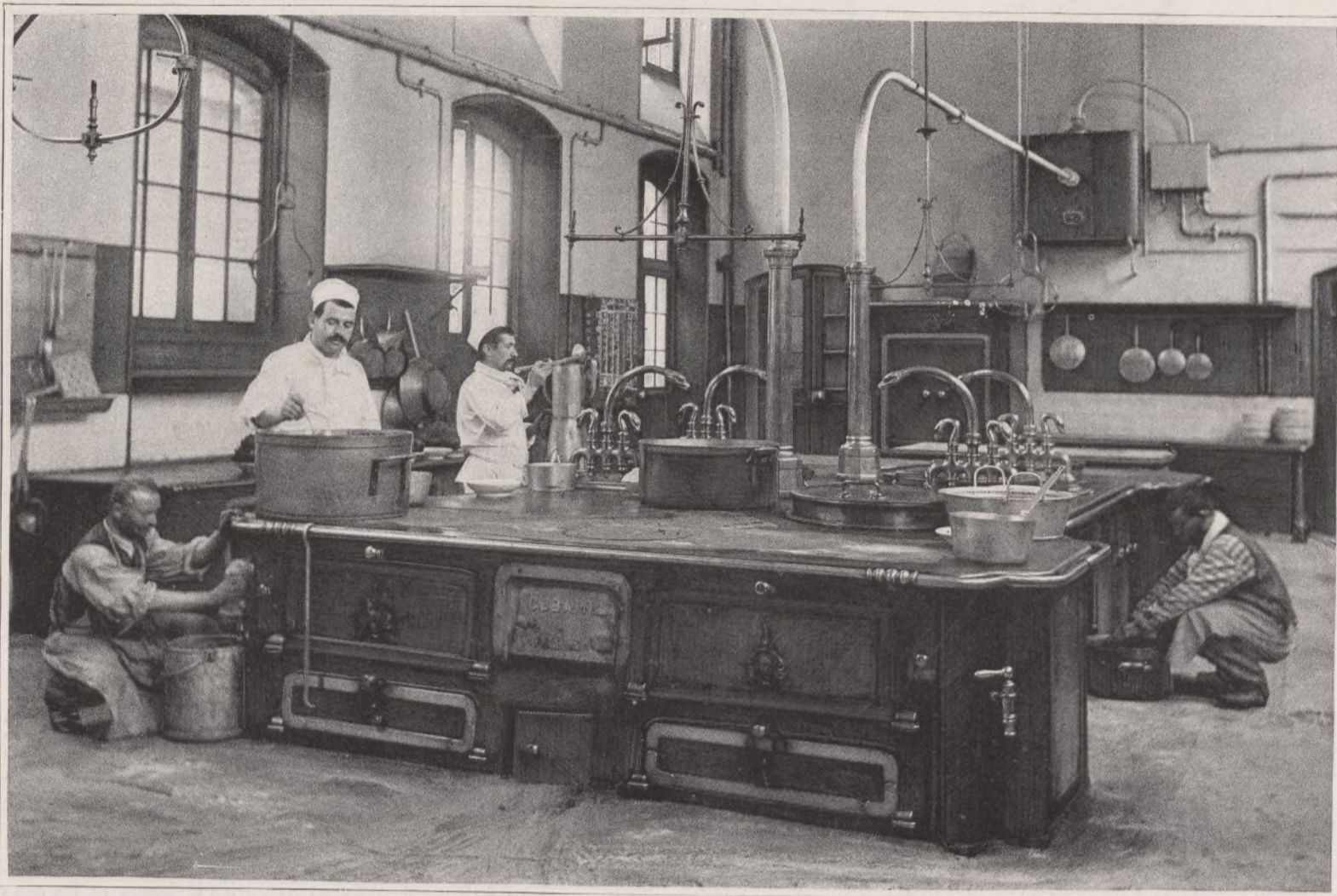
dix doigts de largeur. C'est là que Maboulard eut son plus joli succès. La division des internes se trouvait seule, sans surveillant, après un cours. Aussitôt, selon l'usage formel, le hourvari commença et chacun imita de son mieux les cris d'animaux divers. Quand le vacarme se calma, quelqu'un eut une idée : « Maboulard, violon ! »

Il faut savoir que Maboulard jouissait du privilège précieux d'imiter d'une façon surprenante, en pinçant les lèvres, le son du violon : on croyait entendre l'instrument même. Il commença la sérénade de Braga et on l'écouta dans un demi-silence. L'artiste s'était blotti derrière la chaire. Soudain le silence devint complet, et les sonorités de Braga firent vibrer l'air calme et pur ; on eut entendu un bacille éternuer. Le pseudo-violoniste ne douta pas un instant que ce recueillement profond ne fût un hommage à son talent. C'était se méprendre sur les instincts ar-

tistiques du peuple. La chaire l'avait empêché de voir la porte s'ouvrir doucement, et le proviseur en personne entrer, crispé les lèvres et demeurer immobile jusqu'à la fin du morceau, devant la classe terrifiée par cette apparition. Et Maboulard violonnait toujours. Tel Britannicus voyait Junie se perdre par ses discours et ne pouvait pas la prévenir de la présence de Néron. Quand le morceau fut fini : « C'est très bien, Monsieur Maboulard, dit le proviseur, dont les paroles tombaient comme des coups de hache ; j'écrirai à votre famille ».

Mais la classe commence. Les peines de Maboulard ne sont pas à leur fin. La classe est pour le mauvais élève un chemin de la croix à trois ou quatre stations, et ce n'est pas la croix du mérite.

Il s'agit d'abord de réciter les leçons. Le problème est assez simple. Il faut dire par cœur un texte qu'on ne sait pas du tout



LA CUISINE DE JANSON-DE-SAILLY.

parce qu'on ne l'a pas appris, par paresse. Cette dure nécessité a donné naissance à une foule de moyens auxiliaires pour aider la mémoire vide. Les quatre voisins situés autour du récitant, dans la direction des quatre points cardinaux, excellent à parler sans remuer à peine les lèvres, et ils font l'office de souffleur avec une dissimulation que déjoue parfois la malice du professeur. Souvent aussi, le texte de la leçon a été préalablement écrit sur le tableau noir, auquel le professeur tourne le dos. Dans ce cas-là, c'est une leçon de tout repos et elle est généralement sue. Un autre moyen consiste à détacher le feuillet du livre et à le piquer avec une épingle sur le dos du voisin de devant, qui sert alors de lutrin ou de pupitre, comme le petit bossu de la rue Quincampoix. Mais toutes ces inventions sont encore trop enfantines et on n'esquive pas assez les consignes avec eux. Il reste beaucoup à faire. On compte un peu sur l'électricité.

La récitation des leçons est finie. Le maître a indiqué les passages qui seront à apprendre pour la fois prochaine ; il dicte le texte du devoir à faire, puis on corrige le devoir précédent. Maboulard respire. C'est l'heure du repos. Comme chaque élève n'écoute la correction qu'au moment précis où sa copie passe, et que ce moment est très court, cet exercice fait des loisirs aux esprits ingénieux. C'est l'instant pour eux de s'occuper à des travaux de leur choix, pour lire le journal plié en petits carrés grands comme une gaufrette, pour faire circuler des caricatures. Mais le professeur ne s'avise-t-il pas de demander l'explication à Maboulard ? Il faut encore s'ingénier, et à la fin, cette dépense d'imagination devient fatigante. Cette fois, il s'agit de sembler lire le texte grec et le traduire, alors qu'en réalité l'œil du traducteur, par une contorsion gênante, suit les colonnes d'une traduction juxtalinéaire, dont l'usage est interdit, et dont le feuillet détaché repose sur les genoux de l'orateur.

Quel monde vivant et complet est une classe ! C'est un microcosme de la vie, comme dit le professeur de philosophie. Tous les types y sont, et tous les problèmes s'y posent, les rapports de l'autorité avec les gouvernés, la lutte pour les prix, l'esprit d'insubordination, les couplets frondeurs et les dessins satiriques, les dissensions intestines. Quelle foule ondoyante et

diverse, que celle des potaches ! Pris individuellement et à part, ce sont de charmants garçons ; une fois réunis, ils sont stupides, comme une assemblée d'électeurs.

Voyez-les défilier, comme un raccourci de la société : le bûcheur, qui enlève toutes les premières places, qui sauve l'honneur de la classe quand il se présente un passage grec ardu à expliquer, le protagoniste admiré et envié, à qui ses camarades les cancres témoignent leur vénération en lui demandant de les laisser copier leur devoir sur le sien ; l'élève courtisan, qui vérifie si la chaire est bien époussetée, si le poêle ne fume pas, qui prête son livre au professeur, qui lui prêterait au besoin sa montre, et qui veut forcer l'indulgence par des complaisances habiles ; le beau ténébreux, que rien ne déride ni n'intéresse, qui s'assoit à son banc comme sur un cheval de l'Inquisition, qui sue l'ennui et qui voudrait bien s'en aller ; le coquet, qui est tiré à quatre épingles, qui range ses papiers avec sa glace dans sa poche de côté pour n'avoir rien dans les mains et ne pas paraître revenir de la classe, et qui sonne creux comme un beau vase ; l'envieux, qui ne peut voir des camarades mieux notés que lui sans être persuadé qu'on fait injustice à tout ce qu'il se croit, esprit superficiel, suffisant et insuffisant, qui se heurte partout contre des capacités solides ; le laborieux stérile, qui suit le sillon comme un bœuf, plus exact qu'un chemin de fer, plus consciencieux qu'un automate, et cependant n'arrive à rien, ne progresse pas et stationne lourdement sur place, comme s'il était déjà vissé sur le rond de cuir qui le guette. Le lycée est gros de la société future.

L'aspect des cours de récréation varie avec les âges de leurs indigènes.

Chez les petits, on joue.

Chez les grands, on se promène.

Ces grands ont dans les seize à dix-sept ans. C'est l'âge où l'on a élucidé tous les grands problèmes et où on a touché le fond de tout. Vous ne voudriez pas qu'un rhétoricien ou un philosophe, un éphèbe qui entretient un commerce familial avec le divin Platon, s'abaissât à jouer aux billes ou aux barres.

L'usage est, pour ceux-là, de se grouper par deux, trois,

quatre ou davantage, et de tourner, en bataillon serré, autour de la cour, comme fauves en cage. Le sens de cette promenade circulaire est celui des aiguilles d'une montre, de gauche à droite. Les jours où cette direction est changée, c'est qu'il y a de l'orage en l'air. Le fait de tourner en sens inverse est une marque de mécontentement et met l'administration sur ses gardes, soit que la soupe ait senti le brûlé, soit qu'une punition ait paru injuste à la majorité réunie en « artichaut », c'est-à-dire à l'assemblée délibérante massée dans un angle de la cour.

Chaque lycée a sa physionomie bien spéciale et sa population particulière. Vous ne confondrez jamais, pour peu que vous y prêtiez attention, un élève du lycée Condorcet, ou comme on dit, un Condorcet avec un Saint-Louis. Le Condorcet est externe, le lycée n'ayant pas d'internes; il est l'élégant du petit

peuple scolaire parisien; il porte la badine, la fleur à la boutonnière, il est tiré à quatre épingles, il appartient à l'aristocratie universitaire. Légèrement dandy, il lit les journaux et est au fait des courses et des sports; il appartient à une famille aisée; il représente la clientèle du boulevard Haussmann. Sa classe se compose de deux éléments bien distincts, la queue, où se tassent les faibles, les paresseux, les petits gommeux, et la tête, qui est très forte, qui enlève la paille aux examens et aux concours.

Passez dans un autre établissement, sur la rive gauche. Entrons dans celui-ci: il a une vieille réputation d'indépendance et de laisser-aller. On y prépare plus spécialement des scientifiques, des candidats aux écoles Saint-Cyr ou Polytechnique, qui forment deux divisions importantes appelées des noms



LE DINER DE MIDI A JANSON-DE-SAILLY.

techniques de La Corniche et La Taupe. Ces candidats, fort nombreux et déjà relativement âgés, n'entendent plus qu'on les traite comme des gamins, et les « spéciaux », c'est-à-dire ceux qui suivent les cours de mathématiques spéciales, exigent des égards. Ils ne sont pas commodes à tenir ni à mener, d'autant que l'administration tient à les choyer pour assurer le succès final et coutumier: il s'agit de ne pas déchoir. Le relâchement de la discipline dans la première cour entraîne une mollesse générale; la tenue de l'élève est négligée, débraillée, par genre, la casquette n'a plus ses galons, la redingote n'a plus ses boutons et la cravate n'est pas toujours à sa place ni dans son sens. C'est une population bruyante de « chahuteurs »; les proviseurs des autres lycées se défient d'eux quand ils permutent.

Dans la maison d'en face, il ne faut ni broncher ni remuer; la discipline est d'une fermeté rude; on y travaille dur et c'est la maison qui obtient les succès les plus décisifs; ce résultat n'est pas pour favoriser le relâchement préconisé et recommandé par les circulaires ministérielles.

A Janson-de-Sailly, c'est la discipline fin de siècle: l'élève laissé, pour son bien, à son initiative privée, et bénéficiant des appels administratifs à la mansuétude. Passez à Michelet, c'est le règlement ferme mais paternel, le fonctionnement régulier de rouages excellents; les mouvements se font avec une facilité aisée et méthodique; c'est la caserne nullement brutale, c'est le régiment commandé par un excellent colonel. Un de mes collaborateurs a parlé, dans les pages précédentes, de la vie au lycée Henry IV.

Il est difficile de réglementer la discipline, de codifier la sévérité et le contrôle d'une façon uniforme pour tous les lycées. Ils forment entre eux des disparates naturelles. Ils ont chacun un certain « esprit », et dans chacun d'eux il y a l'air de la maison. Ce caractère spécial est imprimé par l'influence et la valeur d'un homme, le proviseur. C'est sa nature morale qui se reflète en effigie sur tout l'établissement et qui en fait l'aspect, comme le genre d'une maison est défini par la seule attitude de la

maîtresse de maison. Derrière le Panthéon aussi bien qu'à Vanves, la discipline est ferme, mais paternelle et intelligente, comme elle est pointilleuse au parc Monceau ou aimable ailleurs. Tout dépend du chef. En général, elle est très dulcifiée depuis que les ministres se sont attendris et ont autorisé les causeries au réfectoire et la débandade dans les couloirs. On ne connaît plus le régime qui nous tenait immobiles et muets toujours et partout, il y a une quinzaine d'années, et ne nous accordait que deux heures et quart de babillage par jour.

Le collégien est un petit satrape qui occupe tout une armée de mains et d'intelligences, depuis les garçons et les économes jusqu'aux professeurs, proviseurs, inspecteurs et recteurs.

Lisez recteur et non directeur, sous peine d'être victime d'une déconvenue semblable à celle qu'on raconte d'un jeune professeur de Coutances.

Pour des raisons de famille, il avait à demander son déplacement; il désirait être envoyé vers l'Est. Il se fait beau, un jeudi, et le voilà parti, ganté de clair, pour le chef-lieu de l'Académie, où réside le recteur, à Caen.

Arrivé à la gare de cette ville, il hèle un fiacre et jette gaillement l'adresse au cocher: « A l'Académie! »

L'automédon l'arrête rue de l'Académie devant une grande porte. Il entre et demande au concierge: « Monsieur le Recteur? »

— Il vient de descendre, il est là, dans la cour. Il fit bien la réflexion qu'il était bizarre que le recteur fût dans la cour le jour de ses réceptions, mais Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre. On lui montre un monsieur en chapeau haut de forme; il l'aborde, tête nue.

« C'est bien à Monsieur le Recteur que j'ai l'honneur de parler? »

— Oui, Monsieur, qu'est-ce qu'il y a pour votre service? — Voici, Monsieur le Recteur. J'ai ma mère qui se fait un peu vieille; elle est veuve; elle vit avec ma sœur à Nancy, et je voudrais me rapprocher d'elles. Je viens donc solliciter de votre bienveillant intérêt mon déplacement.

— Mais je n'y peux rien, Monsieur ! absolument rien !
 — Je le sais bien, Monsieur le Recteur, mais vous pouvez

appuyer la demande que je viens vous prier de transmettre à Monsieur le Ministre.

— Je ne demande pas mieux, mais je crois que nous ne nous comprenons pas. Vous êtes dans les chevaux ?

— Quels chevaux ? Non !

— Enfin de quoi parlez-vous ? Quel est votre métier ?

— Mais je suis professeur.

— Professeur d'équitation ? »

Le jeune impétrant regarda son supérieur hiérarchique avec un sourire forcé, mais inquiet, et il songeait déjà à l'effet que produirait la nouvelle quand on saurait que le recteur était devenu fou. A moins, pensait-il, que ce recteur fût facétieux et se plût à berner ses administrés.

Aussi se garda-t-il de se départir du respect qu'il lui devait.

« Pas d'équitation, mais de troisième.

— De troisième quoi ? A quel manège êtes-vous ?

— Au lycée de Coutances.

— Vous professez dans un lycée ? l'équitation ?

— Non, la troisième. »

Il y avait évidemment quiproquo. L'interlocuteur du jeune solliciteur était effectivement le maître de céans, mais céans, c'était le manège d'équitation dont il était le directeur. Son concierge et lui avaient toujours perçu, au lieu de *recteur*, une sorte d'abréviation de *directeur*, quelque chose comme *d'recteur*.

Le cocher de fiacre, entendant son client lui donner l'adresse : A l'Académie ! et le voyant ganté comme un officier en civil, n'avait pas hésité, il l'avait conduit tout droit à la rue de l'Académie, où le seul monument important est le manège.

Une pareille confusion était désobligeante et injuste pour le lycée ; on y forme mieux que des chevaux. On ne peut que faire l'éloge des études françaises contemporaines au lycée.

S'il est un manque par hasard, c'est, si l'on peut dire, le caractère volontairement marqué d'inutilité, de dilettantisme, imprimé aux études classiques. Elles ne donnent pas assez les notions qui serviront directement dans la vie ; elles préparent les esprits, elles mettent en main des méthodes, elles fournissent des habitudes intellectuelles qui seront plus tard des secours ou des armes : et c'est déjà, ce serait absurde d'en disputer, un résultat précieux et un avantage sérieux. Les familles ne le comprennent pas

assez. Il est clair que dans la vie on ne fait pas de thèmes grecs, mais on a besoin des qualités mentales

que l'exercice du thème ou de la version développe et fortifie. Dans la vie on ne fait pas non plus de trapèze, mais on a besoin de biceps et de jarrets. L'éducation classique est la meilleure gymnastique préparatoire de l'esprit. Ce sont les jésuites qui l'ont faite, et elle est excellente. A ce point de vue, il faut regretter l'exercice si fécond des vers latins ; ils éveillaient vivement l'imagination, et tous les anciens poètes latins primés au collège les aiment encore, pour les autres. Cette préparation de l'esprit était l'unique point de vue de l'éducation jésuitique. On a fort bien fait de la conserver.

Mais les temps ont changé ; les citoyens d'aujourd'hui

sont bien plus intimement mêlés à la vie publique et civile que ne l'étaient les sujets des rois de France. Il faut à l'éducation, en lui conservant ses avantages précédents, un élément nouveau, l'utilité pratique. Il ne s'agit pas que cet élément prédomine ; il suffit qu'il existe. On pourrait souhaiter que l'éducation classique

posât un peu sur la réalité et empruntât un peu, pour une part qui reste à déterminer, les meilleurs caractères de l'enseignement primaire supérieur et de l'enseignement moderne. Le lycéen qui quitte ses classes ne sait rien de ses devoirs de citoyen ; nulle part on ne lui a appris la Constitution de son pays, les questions sociales et politiques les plus essentielles, l'administration centrale et départementale, les contrats, les impôts, les lois des budgets publics ou privés. Il ignore notre organisation financière ; mais il vous dira ce qu'étaient autrefois la ferme et la gabelle. Il connaît mieux la vie privée d'autan que la nôtre. Il étonnerait un paysan ou un soldat par son ignorance des lois. De tout cela, on lui a dit à peine quelques mots à la fin de son année de philosophie, quand il bouclait déjà sa valise.

Nous estimons qu'il y a deux enseignements dont il est indispensable de faire des cours obligatoires et sérieux à côté des classes existantes, pour qu'à dix-neuf ans le lycéen entre dans la vie déjà pourvu de quelques munitions et de quelque défensive : celui du droit et celui de l'escrime. La loi et l'épée. Avec cela, il sera déjà un homme, et on ne l'est jamais trop tôt.

LÉO CLARETIE.



LA CHAPELLE DU LYCÉE HENRY IV.



L'ENTRÉE DU LYCÉE CONDORCET, RUE DE CAUMARTIN.



EXERCICES GYMNASTIQUES DES PETITES, AU LYCÉE RACINE, RUE DU ROCHER.

Les Lycées de Jeunes Filles

VOULEZ-VOUS avoir un aperçu de ce qu'était la vie des pensionnaires de la plupart des couvents du XVII^e siècle (1)? Voici le tableau que nous en a laissé Jacqueline Pascal (et notez qu'on y entrait en sortant de nourrice : Madame de Grignan, fille de Madame de Sévigné, fut envoyée à moins de six ans à la Visitation d'Aix ; Madame Guyon, aux Ursulines de Montargis à deux ans et demi !). Donc ces enfants, d'après Jacqueline, observaient le silence ou parlaient bas du lever au coucher, ne marchaient jamais qu'entre deux religieuses, l'une devant, l'autre derrière. « de peur que, ralentissant le pas, sous le prétexte d'une incommodité, elles eussent entre elles quelque communication » ; passaient d'une méditation à une oraison, d'une oraison à une instruction, n'apprenant en dehors du catéchisme que la lecture, l'écriture et, le dimanche un peu d'arithmétique ; avaient les mains toujours occupées pour empêcher l'esprit de s'égarer, mais sans qu'il leur fût permis de s'attacher à leur ouvrage, « qui devait plaire d'autant plus à Dieu qu'elles s'y plairaient moins elles-mêmes » ; combattaient toutes les inclinations naturelles, méprisaient les soins d'un corps « destiné à servir de pâture aux vers », ne faisaient rien en un mot que « dans un esprit de pénitence et de mortification ». N'est-ce pas à faire frémir ? Et comme on comprend l'opportunité du mot de Madame de Maintenon, disant : « Il faut égayer l'éducation des enfants ! » Aujourd'hui, ce sont les idées de Montaigne et de Molière qui ont définitivement prévalu.

Les lycées sont autrement gais et « ouatés » que ne l'étaient, je ne dis pas les farouches monastères du XVII^e siècle, mais les couvents et pensionnats où allaient nos mères, et ceux-ci ne passent cependant pas

pour avoir été bien terribles. Je vous administrerai les preuves tout à l'heure, lorsque je vous en décrirai le régime matériel et intellectuel. Mais je dois d'abord, historien consciencieux, conter brièvement pourquoi, comment et par qui furent créés les lycées de jeunes filles.

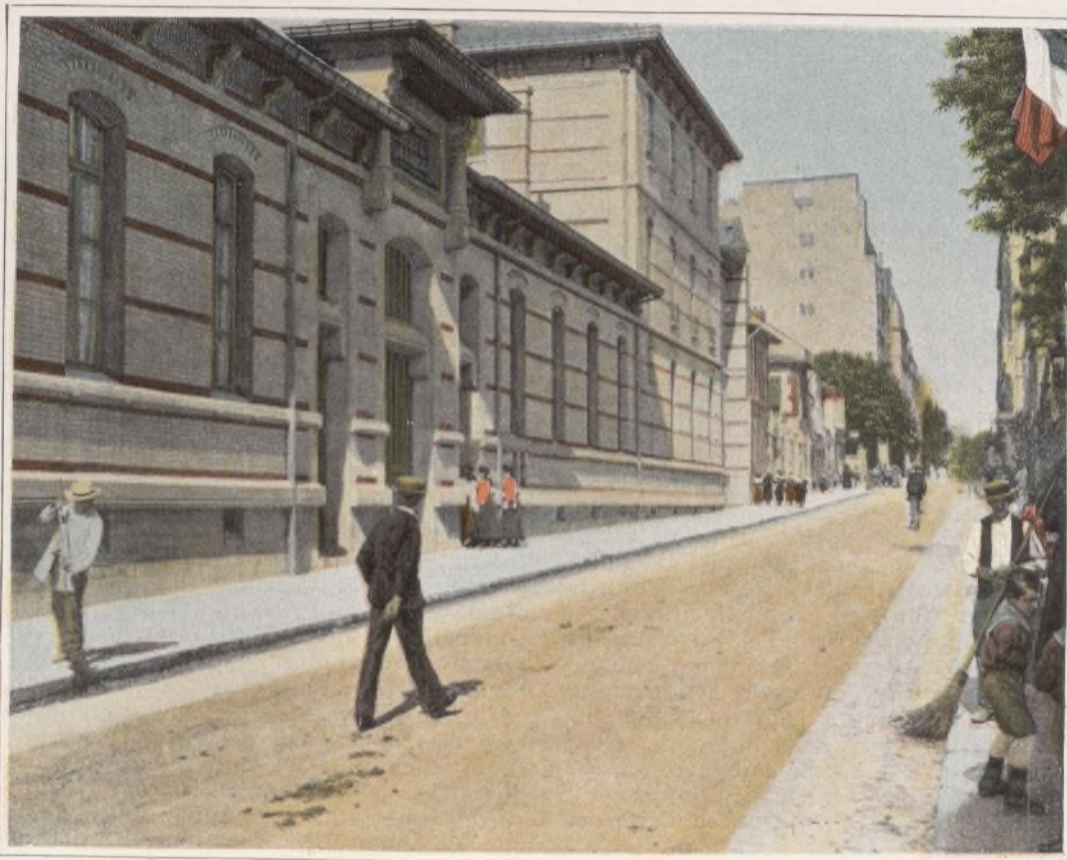
Ce nom de lycées, contrairement à ce que les sceptiques pourraient imaginer, n'a pas été choisi au hasard ni parce qu'on l'a jugé décoratif ou bien sonnante. Il a une signification précise. Il désigne un établissement d'instruction secondaire, fondé et gouverné par l'Etat.

Le problème des droits et des devoirs de l'Etat a toujours divisé les théoriciens de la sociologie. Pour ce qui concerne l'instruction, nous invoquerons l'autorité considérable de Montesquieu, qui l'a mise au premier rang des devoirs d'un gouvernement démocratique. L'Etat offre donc à tous les citoyens de se charger de leur instruction dans des établissements de divers degrés —

écoles communales, lycées et collèges, facultés, correspondant à des conditions sociales et à des besoins intellectuels différents ; mais il leur laisse toute latitude pour préférer la concurrence des maisons tenues par des particuliers. Tel est depuis longtemps le régime reconnu le plus convenable, dans l'état des mœurs et de l'opinion, pour assurer l'éducation des citoyens mâles. Mais pourquoi a-t-on attendu l'année 1880 pour étendre ce système à l'éducation des femmes ? La raison profonde de cette différence de traitement est que l'on croyait inutile de donner aux femmes une éducation sérieuse. L'Etat, représentant des

volontés et des sentiments de la nation, estimait qu'il n'y avait nul inconvénient à laisser aux particuliers le soin d'instruire les femmes, parce qu'elles seraient toujours assez instruites.

Au fond, il faut bien l'avouer, la plupart des Français sont



L'ENTRÉE DU LYCÉE MOLIERE, RUE DU RANELAGH.

(1) Cf. Gréard. — *Éducation et Instruction*.

restés longtemps de l'avis de ce Concile qui se demandait si la femme avait une âme, et du Chrysale de Molière, cet épais bourgeois aux yeux de qui une femme en sait assez

Si la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Je ne jurerais pas que, même à notre époque de congrès féministes, cette opinion n'ait pas encore quelques fidèles. Il faut convenir, pour être juste, qu'ils ont pour eux quelques

autorités qui ne sont pas absolument méprisables; celle, par exemple, de Proudhon, suivant qui « de par la nature et devant la justice, la femme ne pèse pas le tiers de l'homme »; et celle de Schopenhauer, qui trouve à la femme « les cheveux longs et les idées courtes », et demande « qu'on remette à sa place ce numéro deux de l'espèce humaine, qu'on supprime la dame, ce fruit malsain de la civilisation européenne ».

Mais cette misogynie radicale ne survit plus que dans les boutades de vieux philosophes qui ont avec les femmes une que-



COUR D'HONNEUR DU LYCÉE MOLIERE.

relle personnelle. La question de l'instruction des jeunes filles, pour qui Fénelon et tant d'autres depuis ont combattu, était dès longtemps résolue en principe. En somme, depuis le siècle dernier, on avait renoncé à soutenir sérieusement qu'il fallait laisser les femmes dans l'ignorance. Il n'y avait plus qu'à s'entendre sur les conditions où cette instruction nécessaire leur serait donnée. Et la principale raison qui a déterminé l'Etat à sortir de sa longue réserve, c'est que, malgré cet accord théorique, les établissements libres s'acquittaient en réalité assez mal de cette mission universellement tenue pour indispensable. Nous avons sur ce point un jugement qui n'est pas suspect, celui du célèbre évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup : « Une femme connaît, dit-il, tous les acteurs et tous les chevaux en renom; elle sait par cœur le personnel de l'Opéra et celui des Variétés. Elle nous dira la couturière en renom, le sellier à la mode, le magasin qui fait fureur; elle pèsera le mérite respectif des écuries du comte de Lagrange, de M. de Morny ou de M. Delamarre. Mais hélas! mettez la conversation sur un sujet d'histoire ou de géographie, parlez du moyen âge, des Croisades, des institutions de Charlemagne ou de saint Louis, comparez Bossuet à Fénelon, Corneille à Racine, prononcez les noms du Camoëns ou du Dante, de Royer-Collard, de Frédéric Ozanam, du comte de Montalembert ou du Père Gratry, la pauvre femme reste muette, elle ne peut causer ni avec son mari, ni avec son beau-père, ni même avec son curé, ni avec aucun homme sérieux. Et pourtant c'est le premier talent d'une femme de savoir causer avec tous... » Un pareil témoignage suffit à démontrer qu'il était nécessaire que l'Etat créât l'enseignement secondaire des jeunes filles.

Celui des couvents et des pensionnats n'était pas seulement insuffisant, comme le prouve ce passage de l'illustre prélat; eût-il réalisé la perfection de son type que l'on n'eût pas pu davantage s'en contenter, parce qu'il était d'ordre primaire. L'enseignement primaire est utilitaire et pratique: il se propose d'inculquer aux enfants les notions qui sont d'un usage courant

dans la vie quotidienne. Sa matière fait aussi partie, forcément, des programmes de l'enseignement secondaire, car la science est une, et il n'y a pas deux arithmétiques ni deux géographies; mais ce dernier programme étudie les questions à un autre point de vue et par des méthodes différentes, son objet étant la culture désintéressée de l'esprit. Les Chrysales n'ont jamais prétendu qu'il fût inutile à la femme de savoir lire, écrire et compter; ils admettent qu'elle soit en état de vérifier le livre de sa blanchisseuse. La révolution, que j'ai sommairement exposée, dans les idées sur l'éducation de la femme, a consisté à lui reconnaître le droit d'orner son intelligence et de fortifier sa raison.

On peut signaler, en France, comme premiers et timides essais d'enseignement secondaire des jeunes filles les cours particuliers qui florissent sous la Monarchie de Juillet, et ceux que créa plus tard Victor Duruy, pendant son passage au ministère de l'Instruction publique sous le second Empire. Le défaut des cours est de ressembler par trop aux conférences de la Bodinière; les jeunes filles peuvent y trouver une distraction agréable, mais non point un enseignement suivi. Y vient qui veut, écoute qui veut; point de devoirs, de leçons ni d'exams, nul contrôle, nulle direction du professeur. En outre, les cours Duruy eurent le tort de disparaître peu à peu: en 1879, il n'y en avait plus que dans cinq villes. On peut donc dire qu'à cette date l'enseignement secondaire des filles n'existait pas en France.

C'est alors que M. Camille Sée, député de la Seine, déposa sur le bureau de la Chambre un projet de loi tendant à la création de cet enseignement. La commission chargée d'examiner sa proposition le nomma rapporteur. C'est le 13 décembre 1879 que commença la discussion; les débats furent longs et brillants, au Sénat comme à la Chambre. Ils durèrent un an. Enfin, le 21 décembre 1880, fut promulguée cette loi, qui a gardé à juste titre le nom de loi Camille Sée. Les détails d'exécution furent arrêtés par le ministre, M. Jules Ferry, et par le Conseil supérieur de l'Instruction publique, qui rédigea les programmes. Le premier lycée ouvert à Paris fut le lycée Fénelon, rue Saint-

André-des-Arts, auquel se sont successivement ajoutés les lycées Racine, rue du Rocher; Molière, rue du Ranelagh; Lamartine, rue du Faubourg-Poissonnière, et Victor-Hugo, rue Sévigné. Il y a aujourd'hui en France 32 lycées de jeunes filles, 3 lycées provisoires, 27 collèges communaux, 1 collège provisoire, plus un lycée à Tunis. La population des lycées est de 7.163 élèves et celle des collèges de 3.250 élèves. En quinze ans, avec les crédits limités dont on disposait, c'est un assez joli résultat.

Et maintenant quelle vie mène-t-on dans ces lycées et dans ces collèges? Le trait essentiel est que le régime dominant est l'externat. Les lycées comptent 3.680 externes, 1.797 externes

surveillés, 306 demi-pensionnaires et seulement 980 pensionnaires. Les collèges ont 1.398 externes, 1.306 externes surveillés, 104 demi-pensionnaires, contre 712 pensionnaires. L'internat est un régime barbare que ses plus zélés partisans ne défendent plus que comme un mal nécessaire. Il l'est évidemment pour les enfants des campagnes, et c'est afin de ne pas priver les lycées de cette clientèle que M. Camille Sée demandait au Parlement de leur imposer à tous un internat. Le texte de la loi porte que les internats ne seront créés que sur la demande expresse des municipalités. C'est surtout dans les petites villes de province qu'on en reconnut la nécessité. Les grands centres, comme Le Havre et Rouen, crurent pouvoir s'en passer.



UNE CLASSE DE DESSIN AU LYCÉE RACINE.

A Paris, le Conseil municipal déclara que ces établissements pour enfants de bourgeois ne l'intéressaient en aucune façon; c'est pourquoi les cinq lycées de jeunes filles de la Ville-Lumière ne reçoivent que des demi-pensionnaires et des externes. M. Jules Ferry avait déclaré à la tribune de la Chambre que l'Université n'avait point envie de se charger complètement des jeunes filles, parce que « la responsabilité lui paraissait trop lourde ». Ce n'était peut-être pas très flatteur. Mais cet homme d'Etat n'avait point inventé la doctrine. Fénelon ne voyait rien de préférable aux soins d'une bonne mère. Le célèbre jésuite, confesseur de Louis XIV, le Père La Chaise, professe que « des jeunes filles seront mieux élevées par des personnes tenant au monde », c'est-à-dire par leurs mères. « Je voudrais que les jeunes filles ne sortissent jamais de la garde de leur mère », s'écrie Mirabeau. Il y a, comme on voit, unanimité.

Donc, vous arriverez au lycée à huit heures, mes petites amies, sous la conduite de votre maman ou de votre bonne. Une heure de classe, un quart d'heure de récréation, puis, suivant les jours, encore une heure ou une heure et demie de classe ou d'exercices, et à dix heures un quart, onze heures au plus tard, si vous êtes externe libre, vous reprenez le chemin du logis. Si vous êtes externe surveillée, vous allez en étude au lycée jusqu'à midi. Midi : il n'y a plus au lycée que les demi-pensionnaires; elles déjeunent : nourriture saine et abondante, c'est la formule qui, dans les lycées de jeunes filles, se trouve exacte. Récréation; à une heure et demie, rentrée en classe, où les demi-pensionnaires sont rejointes par les externes, qui ont été partager le menu de la famille. Jusqu'à trois heures et demie, deux classes, coupées par une courte récréation; puis les externes libres partent pour ne plus revenir que le lendemain. Demi-pensionnaires et externes surveillées vont au réfectoire prendre un goûter qu'envieraient les lycées de garçons, si l'on en connaissait les raffinements : petit pain chaud, chocolat, fruits ou confitures. Récréation jusqu'à quatre heures et demie; une heure d'étude, et à cinq heures et demie tout le monde s'en va. En se dépêchant un peu, il y a encore le temps d'accompagner maman au Bois, en visite ou dans les magasins, et l'on passera même au besoin chez le pâtissier, malgré le succulent goûter du lycée; je

me suis laissé dire que les estomacs féminins avaient pour les petits fours et les sucreries une capacité indéfinie. Les dimanches et les jeudis sont jours de congé. Vous voyez que le régime n'est pas dur, et qu'il ne prive d'aucun des plaisirs auxquels a droit une petite fille bien sage. Le lycée même lui en offrira qu'elle n'aurait peut-être pas trouvés dans sa famille. Les récréations sont charmantes. Les maîtresses encouragent tous les jeux qui obligent à courir et à se trémousser, où l'on gagne d'autres couleurs qu'à jouer à la poupée dans une chambre d'un troisième étage sur la cour. La poupée n'a pas ses entrées au lycée; mais on la retrouve à cinq heures et demie. N'est-elle pas avantageusement remplacée par ces nombreuses camarades, entre lesquelles on peut choisir celles dont on se fera des amies? Elles sont toutes parfaitement bien élevées; la directrice y tient la main sévèrement et a le droit de refuser les admissions d'élèves si son enquête n'a pas donné de conclusions favorables. Dans quels milieux se recrutent les lycées de jeunes filles? Mon Dieu! il faut avouer que ce n'est pas dans la haute aristocratie nobiliaire — mais où trouve-t-on ses filles, en dehors d'un ou peut-être de deux couvents? — ni dans l'aristocratie d'argent, dont la principale préoccupation est de singer la précédente. Mais un très grand nombre de familles aisées de la bourgeoisie libérale envoient ses filles au lycée, qui a naturellement aussi la clientèle des professeurs, des hauts fonctionnaires, etc. Les bourses sont peu nombreuses; on a voulu éviter de faire des déclassées. Et le chiffre de la rétribution scolaire est assez élevé pour éloigner la petite bourgeoisie, le petit commerce, qui restent fidèles, par raison d'économie, à ces innombrables pensionnats, laïques ou religieux, où se donne une instruction d'ordre primaire, évidemment très suffisante pour la majorité des jeunes filles.

Qu'enseigne-t-on au lycée? Tout ou presque tout; et même il y aurait peut-être quelques réserves à faire, si nous abordions l'étude des programmes. Aux termes de l'article 4 de la loi Camille Sée, ils comprennent : 1° l'enseignement moral (l'enseignement religieux est donné aux internes par les ministres des différents cultes, conformément aux volontés des familles); 2° la langue française, la lecture à haute voix et au moins une

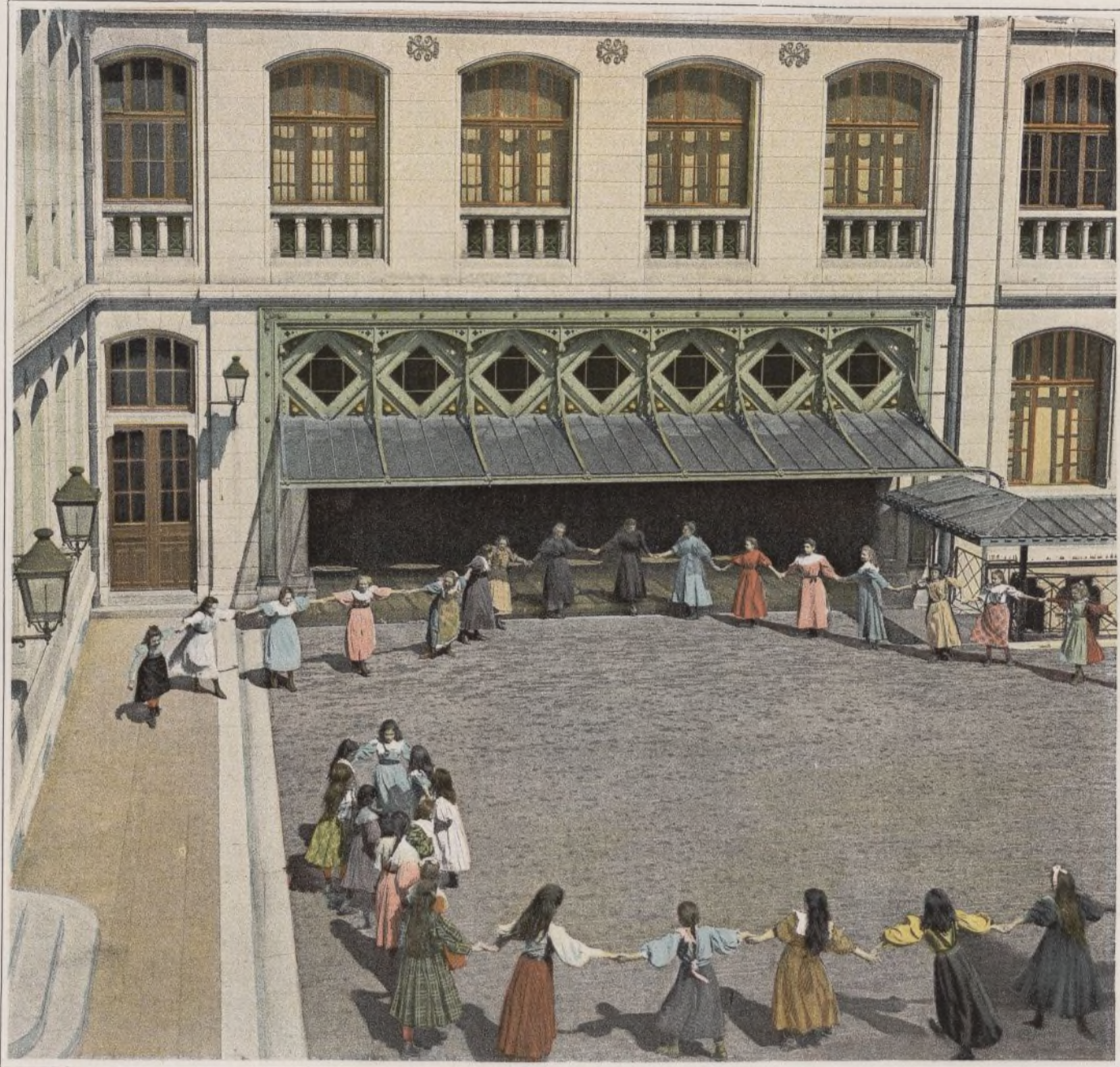
langue vivante; 3° les littératures anciennes et modernes; 4° la géographie et la cosmographie; 5° l'histoire nationale et un aperçu de l'histoire générale; 6° l'arithmétique, les éléments de la géométrie, de la chimie, de la physique et de l'histoire naturelle; 7° l'hygiène; 8° l'économie domestique; 9° les travaux à l'aiguille;

10° des notions de droit usuel; 11° le dessin; 12° la musique; 13° la gymnastique. C'est bien des affaires. Certes, ce n'est pas contre la gymnastique que je serais tenté de protester, malgré les plaisanteries que ce chapitre a provoquées à l'origine chez les adversaires de la loi. La gymnastique est exclusivement enseignée par des femmes brevetées à cet effet. Je ne vois pas ce que peut avoir de choquant, chez les jeunes filles, l'exercice des haltères, des barres parallèles ou de l'échelle horizontale; mais je suis convaincu de l'intérêt qu'il y a pour elles, et j'oserai dire pour l'avenir de la race française, à ce qu'elles ne négligent pas plus que les garçons de se durcir les

muscles et de se développer les poumons. Les travaux d'aiguille, l'économie domestique, les arts d'agrément, musique et dessin, tout cela est excellent; je laisserai même à M. Ernest Reyer le soin de fulminer contre une circulaire de M. Léon Bourgeois, en date du 6 novembre 1890, déclarant que : « Il convient d'encourager les élèves à se livrer à l'étude du piano autant que leurs moyens personnels et les circonstances locales le permettent... »

Mais en vérité, dans ce programme fixé par le législateur, ne trouvez-vous pas qu'il y a beaucoup de cosmographie, de chimie, de géométrie, et qu'il n'est peut-être pas indispensable qu'une jeune fille possède une instruction aussi encyclopédique? Voyons comment le conseil supérieur a organisé l'application de ce programme. Il a fixé à cinq ans le cours d'études : c'est bien peu pour tant de choses! Ces cinq ans sont eux-mêmes divisés en deux périodes. La première, destinée aux jeunes filles de douze à quinze ans, forme un cycle complet où figurent, à titre obligatoire, toutes les matières prévues par la loi. Et il est bien évident, n'est-ce pas? qu'on ne peut apprendre en trois ans toutes les sciences et toutes les littératures anciennes ou modernes. Aussi de bons esprits se sont-ils élevés contre la brièveté de ce cours d'études. Il faudrait, disent-ils non sans apparence de raison, pour que la loi fût vraiment exécutée, qu'il durât autant que celui des lycées de garçons, c'est-à-dire sept ou huit ans. C'est une discussion qui nous entraînerait trop loin. D'autre part, le conseil supérieur a remédié un peu à ce défaut : 1° en autorisant l'ouverture, dans les lycées, de classes élémentaires où les enfants sont reçues à partir de huit ans; 2° en instituant dans la seconde période (de quinze à dix-sept ans) une sorte de bifurcation, au moyen de cours facultatifs, qui permettent aux jeunes filles de se spécialiser un peu suivant leurs goûts plus particulièrement scientifiques ou littéraires; 3° en supprimant l'affolante préparation aux brevets ou baccalauréats, lesquels sont remplacés par des diplômes de fin d'études,

délivrés, l'un après la troisième, l'autre après la cinquième année, dans l'intérieur de l'établissement, à toutes les élèves dont le travail a donné satisfaction à leurs professeurs. C'est le système que voudraient étendre aux lycées de garçons les partisans de la suppression du baccalauréat.



FARANDOLE AU LYCÉE RAGNE.

Tel qu'il est, ce régime n'est certes pas à l'abri de la critique. Mais les programmes ne sont pas immuables. Celui qui est présentement en vigueur pourra être amélioré si l'expérience l'exige. Il n'en a pas moins réalisé un immense progrès sur ce qui existait auparavant.

Enfin, ce qui est à louer sans réserve, c'est l'esprit qui a inspiré cette loi sur l'enseignement secondaire des jeunes filles. On n'a pas voulu nous donner des femmes savantes, ni des bas-bleus, — les seules femmes en France qui n'aient pas d'esprit, si nous en croyons Madame de Girardin. — On n'a pas davantage voulu nous préparer des avocates ni des doctresses. On a considéré comme une exception inévitable, mais fâcheuse, la femme obligée de gagner sa vie par son travail. « Nous n'avons, nous ne voulons avoir d'empire que par les mœurs et de trône que dans les cœurs », a dit Madame Roland. Et Madame de Staël précise encore : « On a raison d'exclure les femmes des affaires publiques; rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalité avec les hommes, et la gloire elle-même ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur ». Voilà les principes qui ont constamment guidé l'auteur de la loi et ceux qui sont chargés de l'appliquer. Ils se sont attachés à former des épouses et des mères : des épouses à qui rien des études ou des affaires de leurs maris ne soit étranger; des mères qui justifient le mot de Jules Simon : « Chaque fois que l'on instruit une future mère de famille, c'est comme si l'on fondait une petite école ». Qui voudra blâmer cet enseignement dont le but est de réaliser en France l'admirable mot de Goethe, que nous citerons encore, ne pouvant mieux conclure : « La femme la plus digne du titre de femme de mérite est celle qui, si ses enfants venaient à perdre leur père, serait capable de le remplacer ».

PAUL SOUDAY.

MADAME MADELEINE LEMAIRE



Martin Schlegel

[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction].

Copyright 1896 by Boussod, Valadon & Co.

EN RÉCRÉATION

Ayuntamiento de Madrid



LE VESTIBULE DU LYCÉE VICTOR HUGO, RUE DE SÉVIGNÉ.

L'ARCHITECTURE DES LYCÉES DE FILLES



UNE COUR DU LYCÉE FÉNELON, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.

UN admirable littérateur, mort récemment, véritable chef d'école dont le talent révolutionnaire a imposé glorieusement son influence à notre époque, professait, pour le progrès et ses conséquences, une horreur agressive. Par une étrange anomalie, cet esprit si instinctivement porté vers toute manifestation nouvelle en art, et, par conséquent, si réfractaire aux formules caduques et conventionnelles, ne pouvait contempler sans aigreur les constantes transformations des usages sociaux et les multiples améliorations de la vie matérielle. La science, cause du mal, n'obtenait guère sa bienveillance ; il affirmait qu'on ne mangeait plus de poisson frais depuis que les chemins de fer emportaient la marée à l'étranger ; pour envoyer un mot pressé, préférait de beaucoup le commissionnaire au télégraphiste, et aurait avec joie troqué toutes les lampes électriques du globe contre des candélabres chargés de bougies.

Quelque verveuses que paraissent de pareilles boutades, elles supporteraient difficilement la discussion. Comme toute médaille frappée par l'homme, le progrès a certainement son revers, mais il serait puéril et ingrat d'en nier la grandeur.

Depuis vingt ans, l'architecture scolaire, par exemple, s'est transformée de la façon la plus intelligente, et le contempteur le moins impartial de la modernité parviendrait péniblement à nous persuader qu'il regrette les hideuses bâtisses où s'étiolait autrefois l'enfance. Ces bastilles, plus sinistres que des prisons — car au moins les prisons renferment-elles des coupables — disparaissent de jour en jour. La génération de demain ignorera l'horreur des fenêtres grillées et des portes verrouillées, la tristesse des classes sombres, des cours humides, des dortoirs glacés, des corridors crasseux, des réfectoires aux relents nauséabonds, des ruisseaux infects, des parloirs fleurant le moisi, des fontaines alimentées par l'eau de puits, des arbres chlorotiques qui tendaient en vain leurs feuilles émaciées vers un soleil dont les rayons frisaient seulement le haut des toits.

Pour se rendre compte de l'aspect exact de ces usines de Grec et de Latin, il faudra recourir aux descriptions de Balzac, d'Alexandre Dumas, de Jules Vallès, d'Alphonse Daudet, de Robert Caze, de tous les écrivains qui ont laissé crever, dans leurs livres, l'amertume amassée par le collégien d'antan.

Ces vieux décors ont disparu de la scène, mais pas au coup de sifflet, comme dans les féeries, car les changements, au commencement surtout, se sont opérés avec une certaine lenteur.

Le dernier mot a-t-il été dit ? J'en doute. On travaille encore, on s'ingénie à améliorer, on cherche à supprimer les déficiences, on rêve la perfection absolue. Des savants, des hygiénistes, des médecins, des ingénieurs, des architectes, préoccupés de la question si importante de l'instruction, surtout des conditions matérielles dans lesquelles il faut la distribuer aux enfants, s'occupent avec un réel dévouement non seulement de rendre la cage saine et agréable, mais de la parer de mille manières ; non seulement de former le cerveau, mais de développer le corps ; non

seulement d'instruire, mais de fortifier, et jamais la formule *Mens sana in corpore sano* n'aura été appliquée en France avec plus de sincérité.

Sans m'étendre sur un sujet exigeant de longs développements qui sortiraient du cadre d'un article de journal illustré, je rappellerai que la construction des lycées, des collèges, des plus simples écoles de campagne reste soumise dorénavant à des règlements très détaillés, très étudiés, très stricts qui mettent un

vement était lancé quand on créa les lycées de jeunes filles. Paris en compte actuellement cinq, qui sont, par ordre de naissance : Fénelon, Racine, Molière, Lamartine et Victor-Hugo.

Tout d'abord, au ministère de l'Instruction publique, on croyait peu au succès d'une innovation qui bouleversait assez sérieusement les usages français ; on était persuadé qu'après un certain temps « d'essai loyal », l'expérience irait rejoindre les vieilles lunes et les rêveries creuses d'inventeurs monomanes. On ne jugea donc pas nécessaire de se lancer dans de lourdes dépenses, et, pour commencer, on se contenta d'acheter l'ancien hôtel de Rohan, rue Saint-André-des-Arts, hôtel que M. Le Cœur eut la délicate mission de transformer en lycée.

L'œuvre a été menée à bonne fin, et le résultat est d'autant plus heureux que, tout en appropriant le bâtiment aux besoins spéciaux d'une destination radicalement différente, l'architecte, respectueux de l'héritage artistique légué par le passé, a conservé la décoration de l'antique demeure seigneuriale : moulures, boiseries, sculptures, dorures, tout est intact. Et la directrice du lycée, dans le coquet boudoir Louis XV où est installé son cabinet de travail, doit effaroucher les frivoles souvenirs endormis dans le gracieux réduit du XVIII^e siècle.

Moins privilégiée, la maison de Coictier, le médecin de Louis XI, a été démolie pour laisser la place à l'aile neuve construite plus récemment rue de l'Eperon. Avant le coup de pioche des démolisseurs, on a photographié les beaux planchers de la maison de l'Esculape moyen-âgeux, puis, comme toujours, la vie a chassé la mort, et les épreuves, déposées au musée Carnavalet, garderont seules la mémoire de ce coin de Paris si curieusement dépeint par Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris*.

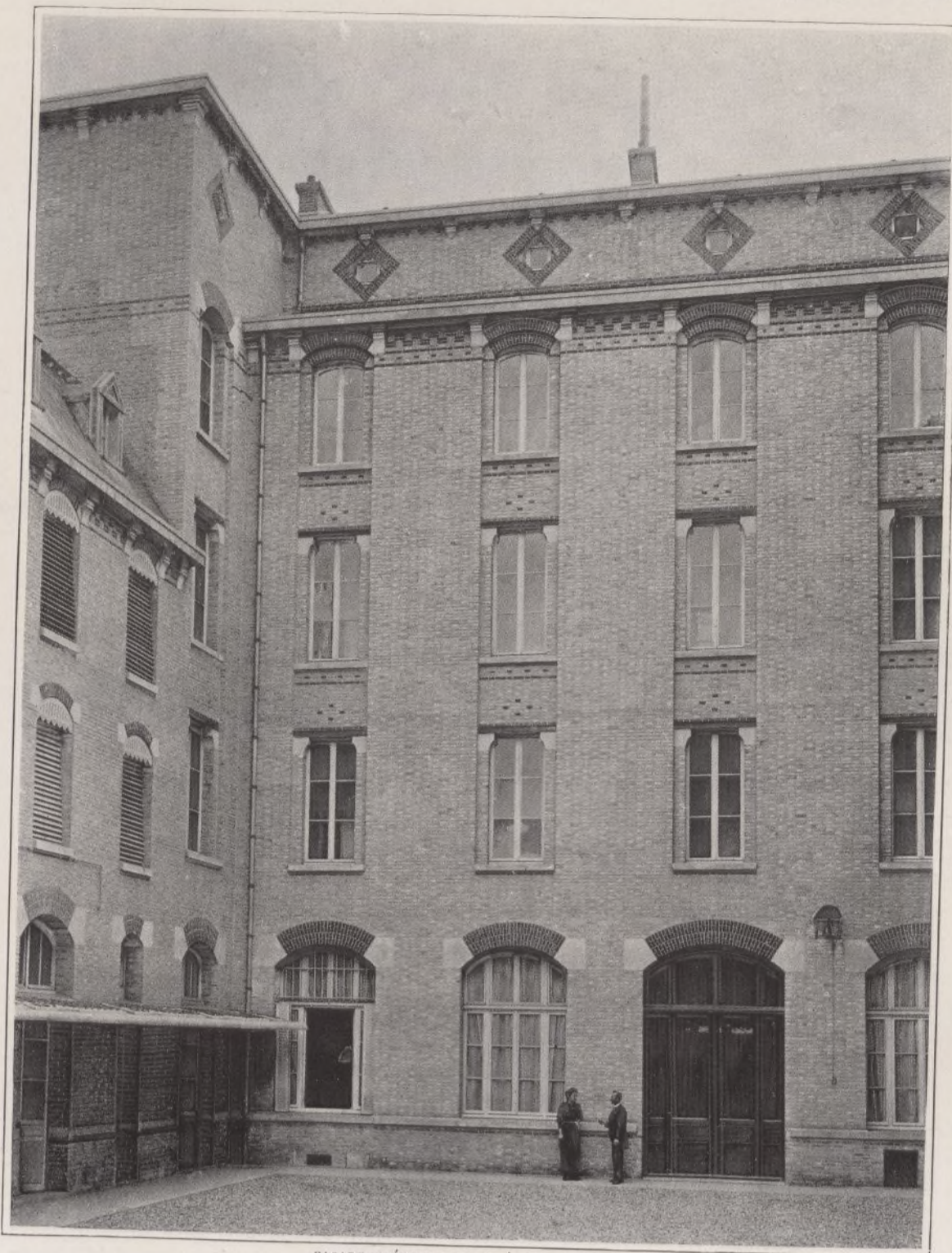
Le lycée Fénelon contient cinq cents élèves. Les classes ainsi que les études sont aménagées chacune pour trente-deux enfants. On compte deux divisions, une pour les petites qu'on admet depuis l'âge de sept ans, et une pour les grandes qui restent, quand elles le désirent, jusqu'à vingt ans, préparant à leurs examens pour l'Ecole normale de Sèvres.

L'éclairage est bilatéral, c'est-à-dire que les salles sont éclairées d'un côté par des fenêtres et de l'autre par des cloisons vitrées donnant sur un corridor qui, lui-même, prend jour sur la cour.

Comme dans tous les lycées de jeunes filles où l'on ne reçoit pas d'internes, le vestiaire a été l'objet de soins minutieux qui auraient peut-être paru autrefois puériles et qui montrent les tendances fort louables de notre époque à chercher la perfection en s'attaquant non seulement aux questions primordiales, aux principes généraux, aux plans d'ensemble, mais encore aux menus détails, aux infimes particularités, aux extériorités effacées.

Dans le vestibule d'entrée se trouvent des porte-manteaux d'une fabrication particulière, porte-manteaux en pitchpin vernis, à claire-voie, permettant de planter au hasard le parapluie dont le bout repose dans une cuvette en zinc. Une planchette reçoit les caoutchoucs, les snow-boots, les chaussures de rechange. A des crochets numérotés sont pendus la blouse noire d'uniforme démocratique et réglementaire pour le travail, et le châle ou le tricot de laine qu'on se jette sur les épaules afin de ne pas être saisie par le changement brusque de température dans les froides journées d'hiver. Attendant au vestibule, sont disposés des lavabos munis de cuvettes mobiles et alimentés par l'eau de source.

Dans les classes, pas de bancs, des chaises. Au gymnase, un paillason feutré semblable à celui du Nouveau-Cirque.



FAÇADE INTÉRIEURE DU LYCÉE VICTOR HUGO.

frein tant aux imbécillités commises par des bâtisseurs ignorants s'intitulant architectes, qu'aux fantaisies tentées par des élèves de l'Ecole des Beaux-Arts qui seraient portés à sacrifier à la symétrie d'une façade la commodité des aménagements intérieurs.

Il ne serait pas équitable de porter un jugement définitif et fatalement rigoureux sur les anciennes maisons d'éducation dont je parlais plus haut, d'après les minables édifices qui subsistent encore en province, en trop grand nombre, hélas ! La plupart de ces maisons n'étaient nullement destinées à contenir des collèges ; le plus souvent, c'étaient des couvents remontant au XVIII^e, au XVII^e et même au XVI^e siècle, et les modifications qu'on y avait apportées n'avaient changé que fort imparfaitement la destination première des lieux. Ceux qui ont connu le vieux lycée Louis-le-Grand, dont l'aspect seul serrait le cœur, se rappellent l'ensemble disparate et incommode de ces bâtiments édifiés autrefois pour une congrégation religieuse qui cherchait le silence, le recueillement, l'oubli des joies mondaines et qui se préoccupait médiocrement des « raffinements de la civilisation ».

Le premier novateur qui ait osé arracher aux bâtiments scolaires leur physionomie quinquise, atrabilaire, hargneuse, agressive et morne, est M. Train, artiste modeste et plein de talent, à qui nous devons le collège Chaptal, où la gaité du plan, la souriante polychromie, le rose des briques, la largeur des baies, la clarté des cours, l'amusante silhouette des toits, prouvent qu'il n'est pas indispensable de végéter à Mazas pour apprendre l'orthographe et les mathématiques. L'exemple fut suivi, et le mou-

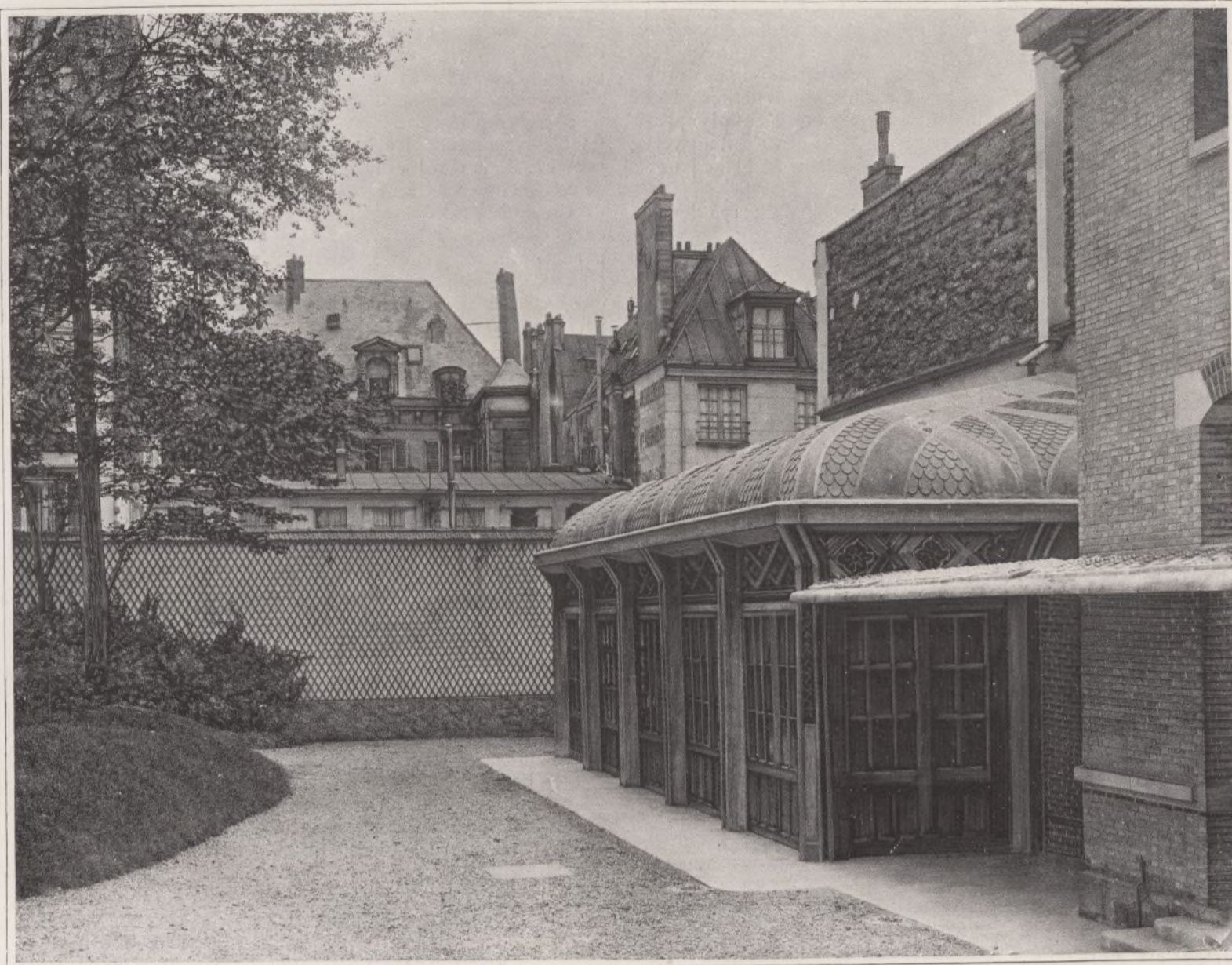
Inutile de dire que le système du tout-à-l'égout règne en maître au lycée Fénélon, qui n'a pas à craindre la peste, la sauvagerie primitive des fosses fixes.

Je n'aurais donc que des éloges à adresser à l'établissement scolaire de la rue Saint-André-des-Arts, si l'éclairage et le chauffage ne me semblaient légèrement teintés d'archaïsme. D'une part, le gaz ; de l'autre, les poêles en faïence — même chauffés au bois, même munis de saturateurs — retardent et détonnent dans l'ensemble. L'insuffisance des crédits ne serait-elle pas la cause de ce léger anachronisme ? Il serait, en ce cas,

injuste de rendre l'architecte responsable d'une lacune qu'il lui aurait été impossible de combler.

Ah ! cette parcimonie budgétaire, quelle terrible banquette irlandaise à franchir, et que de gens de valeur s'y sont cassé les reins !

Si M. Gout a réussi, et brillamment réussi au lycée Racine, il faut vraiment lui en savoir gré, car épineuse se montrait la tâche imposée. Rue du Rocher, dans le quartier de l'Europe, à proximité de la gare Saint-Lazare, le terrain se vend cher ; on n'a donc pu tailler en plein drap, et l'architecte a été obligé, bon



COUR ET PRÉAU COUVERT AU LYCÉE VICTOR-HUGO.

gré mal gré, de se contenter de 1,172 mètres pour installer 280 enfants, avec les services qui sont la conséquence d'un établissement de ce genre. L'exiguïté du terrain ne présentait pas l'unique difficulté à vaincre ; il y avait encore à se préoccuper et de l'irrégularité exceptionnelle du plan, formant angle aigu avec la rue du Rocher, et du nivellement, accusant une différence de quatre mètres en contre-haut du trottoir, lui-même en déclivité accentuée.

Cette situation topographique et la nécessité d'orienter l'ouverture de la cour vers le Midi déterminèrent l'adoption de l'ingénieux parti-pris disposant les constructions en forme d'U.

Au rez-de-chaussée : vestibule, logement du concierge, lavabos, vestiaire, sur l'aménagement duquel je ne m'appesantirai pas, car il ressemble à celui du lycée Fénélon ; avec cette variante que chaque enfant a un petit banc qui lui permet de s'asseoir pour changer de chaussures.

Les deux escaliers principaux sont placés à l'intersection des bâtiments, afin de faciliter la circulation d'un étage à l'autre, point capital, car il était urgent de suppléer aux proportions restreintes du terrain par la superposition des étages, chaque corps de logis bénéficiant des avantages d'un double éclairage, grâce aux courettes dont ils sont flanqués. Ces courettes ont en outre pour but d'aérer largement les dégagements desservant les classes.

Au deuxième étage sur la rue — formant le premier sur cour — sont aménagés les appartements de la directrice, dont le cabinet est placé de telle sorte que la surveillance peut s'exercer en même temps sur l'entrée et la sortie des élèves, sur la cour et sur l'ensemble des classes. La bibliothèque, le dépôt de papeterie, les lavabos, toilettes et cabinets d'aisances des professeurs, l'amphithéâtre de physique et de chimie, le laboratoire, le loge-

ment de l'économe, sont groupés au troisième étage, dont la partie en retour est affectée aux classes et aux études. Le quatrième renferme les chambres des maîtresses répétitrices et des domestiques, la salle de dessin (page 195), avec réserves pour collections et modèles ; et, sous le comble, se trouve un petit laboratoire, d'une aération directe, spécialement réservé aux manipulations chimiques susceptibles de dégager de mauvaises odeurs.

Comme Robinson, acculé par la nécessité, qui se créa un bien-être relatif en utilisant les éléments les plus hétérogènes, M. Gout, avare d'espace, a trouvé le moyen de se passer de murs massifs et de piles encombrantes. Il a atteint son but en employant, d'une façon logique et raisonnée, le métal qui lui a permis de franchir hardiment de grandes distances sans points d'appui et d'économiser la place, l'air et la lumière. La poutre en treillis, reproduite dans deux de nos dessins (pages 193 et 196), résume, pour ainsi dire, tout le principe adopté : elle supporte une façade en pierre de cinquante-cinq centimètres d'épaisseur, et permet la libre communication du préau et de la cour qui ne font qu'un, puisque ni colonnes, ni pieds-droits, ni cloisons n'entravent la circulation.

L'architecte a apporté la même ingéniosité dans l'installation du chauffage, dont le système se combine artistiquement avec les dispositions décoratives des façades. Les appuis des baies sont percés de ventouses qui introduisent l'air froid dans la chambre à tuyauterie où cet air se chauffe au contact des ailettes des tuyaux, pénètre ensuite dans les salles, classes et études, puis, une fois vicié, s'échappe par les vitres perforées éclairant les dégagements. Cette combinaison permet aux enfants de circuler dans le lycée sans changer un seul moment de température.

Du reste — hasard ou sollicitude administrative ? — les

lycées de jeunes filles ont été particulièrement favorisés, et comme preuve, je n'ai qu'à prendre l'architecte du lycée Molière, un des plus éminents chefs de file de la corporation. Quoique membre de l'Institut — où sa présence étonne autant que celle de Victor Hugo, de Berlioz, de Delacroix et de Gustave Moreau — M. Vaudremer ne professe aucune des théories rétrogrades de ses collègues à l'Académie des Beaux-Arts. Ses œuvres, types impeccables du rationalisme moderne, sont marquées du sceau de l'originalité la plus aiguë, et ses bâtiments scolaires de la rue du Ranelagh (pages 193 et 194) ne le cèdent en rien à un monument de haute envolée tel que l'église de Montrouge.

Il serait difficile de décrire exactement une conception aussi personnelle dont le charme réside non dans une pompe pédante et l'application d'une science acquise, mais dans la simplicité des moyens employés, l'harmonie des proportions, le style des profils, la distinction des détails, l'heureux choix des tonalités mises en valeur, la juste compréhension du sujet traité. Les bois apparents — chevrons, portes et fenêtres — sont teints d'un vert neutre absolument exquis qui se marie gaiement au blanc jaune des briques et au rose soutenu des tuiles.

Le lycée Molière peut contenir 350 élèves, dont 175 demi-pensionnaires.

Le plan, très étudié, présente toutes les commodités imaginables. Rue du Ranelagh s'étend le vestibule, sur lequel s'ouvre une vaste galerie fermée servant de salle d'attente aux élèves et d'où l'on accède, d'un côté, aux deux parloirs et au service de l'économe, de l'autre, au cabinet de la directrice, au vestiaire et à la salle de réunion des maîtresses. De cette galerie, la vue s'étend sur un verdoyant jardin entouré de bâtiments dans lesquels sont installés, à droite, les basses classes, à gauche, le réfectoire et les cuisines, au fond, les études des petites. Ce dernier corps de logis est coupé, dans l'axe, par un portique permettant d'embrasser la perspective des cours, séparées entre elles par des haies fleuries qui se prolongent jusqu'à la rue de l'Assomption.

Les classes, avec leurs vestiaires et leurs lavabos spéciaux, et les trois préaux couverts — pour les petites, les moyennes et les grandes — en communication distincte avec les cours de récréation, forment les ailes du bâtiment élevé sur la rue de l'Assomption, bâtiment où se trouvent le gymnase et deux classes.

Les étages — premier et second — sont réservés aux appartements de la directrice et de l'économe, aux chambres des maîtresses, aux études, aux vestiaires et lavabos, dont la maison est dotée à profusion, à la classe d'histoire et de géographie, à la bibliothèque, à l'amphithéâtre d'histoire naturelle, à la classe de dessin avec dépôt de modèles, aux amphithéâtres de physique et de chimie avec laboratoire, aux classes de chant et de musique, à la salle de couture, au dépôt de verrerie, au logement de la surveillante générale et aux chambres de domestiques.

Dans les classes, l'éclairage est unilatéral, mais les tables sont placées de façon que les enfants aient le jour à gauche. Ces classes, qui, pour 32 élèves, mesurent 7 mètres de largeur sur 7 de profondeur et 5 de hauteur, sont meublées de tables à quatre places et de chaises cannées en bois courbé. Dans les études, les tables sont faites pour deux personnes seulement.

C'est la vapeur qui chauffe les bâtiments, au moyen de tuyaux à ailettes placés le long des parois éclairantes et enfermés dans une enveloppe de tôle ajourée. Une petite chauffe-frette à vapeur dissimulée près de la chaise est galamment mise à la disposition de chaque maîtresse. La même température règne dans les préaux, les vestiaires, les water-closets et les lavabos, munis de tablettes en marbre avec cuvettes à bascules, alimentées d'eau froide et tiède, lavabos qui sont accolés à toutes les classes, à toutes les études, à toutes les salles de travail.

Pour éviter le froid, les préaux sont pavés en bois; les grès cérame ont été seulement employés dans les galeries d'accès, et la mosaïque a été choisie pour le dallage du réfectoire, dont les murs sont revêtus de faïence.

La dépense de cette construction modèle s'est élevée à la somme de 1,810,500 francs, ce qui met le prix de revient de chaque élève à 5,172 francs.

M. de Baudot, à qui a été confiée l'édification du lycée Victor-Hugo, rue de Sévigné, est un artiste de premier ordre. Ami et disciple de Viollet-le-Duc — ce géant dont la statue devrait s'élever devant tous les admirables monuments français qu'il a su défendre contre la haine, la routine, le parti pris, le vandalisme ignorant de l'école classique — il s'est institué le champion des idées novatrices et l'adversaire des doctrines rétrogrades qui refusent de se plier aux besoins modernes et de marcher avec le siècle.

Je ne veux pas me lancer dans des explications techniques fatalement longues et arides; je tiens toutefois à prouver l'importance de la révolution apportée par M. de Baudot dans l'art de construire en indiquant, en deux mots, les procédés généraux de cet architecte distingué. Il remplace les solives des planchers — dont l'épaisseur est, en général, de 30 centimètres — par une mince couche de ciment mêlé à un treillis de gros fil de fer qui, ensemble, n'atteint pas 6 centimètres. D'où économie et d'espace et d'argent. Inutile d'ajouter que ce système très hardi, presque effrayant d'audace, est basé sur des calculs de résistance rigoureusement certains qui enlèvent toute possibilité d'affaïsement ou de rupture. Les combles sont construits de la même façon.

Autre innovation : les murs, élevés en briques enfilées, sont creux, de façon à permettre la circulation de l'air chaud et de l'air froid. La vapeur est conduite dans des gaines métalliques placées dans le vide ménagé entre les deux parois, qui s'échauffent uniformément; de la sorte, la température de tout l'immeuble, qu'il est facile de régler à volonté suivant les caprices du thermomètre, se maintient constamment douce, égale et printanière.

Au point de vue décoratif, la gaieté marque la note dominante de l'ensemble, d'où se dégage un pénétrant parfum de santé, de fraîcheur, de jeunesse et de charme.

Le vestibule, très spacieux, est orné de fleurs, de moulages et de vitraux aux radieuses fulgurations. Quant aux vestiaires et aux lavabos aménagés, bien entendu, avec le soin le plus minutieux, je les passe sous silence, afin de ne pas tomber dans les redites.

Les bancs, de deux places seulement, ont été particulièrement étudiés pour qu'on puisse y accéder facilement et s'asseoir d'une manière commode avec des robes. Préaux énormes, clairs et bien aérés pour les jours de pluie ou de brûlant soleil; réfec-

toire vaste et éclaboussé de lumière; pelouses fleuries dans les cours de récréation; water-closets avec parements en briques émaillées; eau de source à profusion; nulle dépense inutile, pas d'ornementation intempestive, pas de colonnes, pas de frontons, pas de consoles, pas de sacrifices ni à la mode ni aux dogmes enseignés à l'Ecole des Beaux-Arts.

Le milieu a une influence considérable sur l'imagination de l'enfant, et, dans le lycée Victor-Hugo, M. de Baudot a prouvé que l'habile constructeur et le délicat artiste étaient doublés, chez lui, d'un penseur profond.

Si, avec ce luxe de précautions, nos jeunes

lycéennes engendrent la mélancolie et tombent dans la neurasthénie — la maladie à la mode de cette fin de siècle — il faudra vraiment qu'elles y mettent de la bonne volonté. Et pourtant, qui sait? Les femmes se montrent — parfois — si capricieuses!

FRANTZ JOURDAIN.



ESCALIER AU LYCÉE RACINE.